





LES BRAVES

ANCIENS ET MODERNES.

Se trouve à Paris,

Chez L'Auteur, rue de Lancry, n°. 6, boulevard Saint-Martin.
Patris et Gilbert, libraires, rue Haute-Feuille, n°. 21.

Et au Palais royal, chez tous les marchands de nouveautés.

LES BRAVES

ANCIENS ET MODERNES;

GALERIE COMPARÉE

Des Maréchaux d'Empire et de quelques Maréchaux de France, Connétables, et grands Capitaines des derniers siècles de la Monarchie française, etc.

DÉDIÉE

A S. A. S. JOACHIM,

Prince et Grand Amiral de France, Duc de Clèves et de Berg, etc.

PAR P. VILLIERS,

Ancien Capitaine au 3e. Régiment de Dragons.

Leur valeur en tout temps, nous fut utile et chère.

PARIS,

C. F. PATRIS, IMP.-LIB., RUE DE LA COLOMBE, N°. 4.

MDCCCVI.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE,

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

LE PRINCE MURAT.

MONSEIGNEUR,

CE n'est point un panégyrique que je mets sous les yeux de votre Altesse Sérénissime ; c'est un récit fidèle de quelques faits mémorables, dont vous avez été ou le héros ou le témoin ; c'est l'expression des sentiments qu'inspirent les braves, dont la valeur a reconquis, assuré nos

droits, en commandant l'admiration de l'Europe; ce sont quelques pages de votre histoire.

La vérité simple, sans ornements, ne peut allarmer votre modestie.

Vous m'avez permis de placer le nom de votre Altesse en tête de mon ouvrage, voilà toute sa recommandation.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

Monseigneur,

De votre Altesse Sérénissime, le très-humble et très-obéissant serviteur,

P. VILLIERS.

A L'ARMÉE.

On écrit, on disserte sur la législation des Peuples, sur la forme du gouvernement qui convient à chacun, sur le mouvement à lui imprimer, pour déterminer sa volonté et le constituer en République ou en Monarchie : les volumes, les paradoxes s'entassent, quand une seule observation suffit, et c'est celle du penchant de la nation qu'on veut régir et rendre heureuse. Ce penchant indique le préjugé qui lui est propre, et ce préjugé, quel qu'il soit, devient, et pour toujours, le mobile et le régulateur de toutes ses actions.

Sans examiner, sans comparer les préjugés de tel ou tel peuple, on peut assurer, d'après l'idée attachée au mot honneur, que l'honneur est l'idole des Français, et l'on peut ajouter que chez eux honneur et vertu sont synonimes, parce que chez eux honneur et vertu produisent les mêmes effets. Ce n'est pas seulement au milieu des camps que le Français poursuit ce fantôme sublime; il le cherche encore et le trouve au milieu des cités, sous l'hermine de la magistrature, dans le silence du cabinet, au pied des autels, dans l'asyle religieux de la contemplation, et dans le comptoir du négociant.

L'honneur est pour les Français, ce que la divinité est pour tous les hommes : même culte, même ado-

ration, mêmes vœux, même espoir,... l'immortalité. L'honneur est partout en France, et partout invisible; le français en ignore la nature, mais il en ressent la puissance. Il ne peut saisir et fixer son image, il la défigure souvent par les formes dont il se plaît à la revêtir, par les définitions qu'il lui croit propres; il l'offense souvent par ses discours, mais il l'embellit par ses actions; il la retrempe, pour ainsi dire, par son intrépidité, par sa constante vertu; et quand la philosophie appuyée sur la métaphysique cherche l'essence de l'honneur, le français suit ses lois, se rallie sous ses drapeaux, marche à sa voix. En France, l'honneur crée les héros, forme les législateurs, dirige et assure les opérations commer-

ciales ; il est le but et la récompense de tous. C'est surtout dans l'ame du soldat que l'honneur réveille ce sentiment des devoirs les plus doux et les plus saints, celui de combattre pour son pays. Dans tous les temps, dans toutes les circonstances, le militaire a conservé le feu sacré de l'honneur ; la révolution n'a point affaibli cette vérité. Au milieu de la plus horrible tourmente, qui a sauvé l'honneur national? L'Armée. Ce fut dans le cœur du soldat que l'honneur se réfugia comme dans son sanctuaire. On a toujours retrouvé dans l'Armée, audace, valeur, courage, persévérance, mépris du nombre des ennemis, et toujours la victoire ; les soldats ont toujours été français. A présent que les idées mo-

rales, politiques et religieuses, que les opinions et les formes ont perdu toute acception d'ancien et de moderne; que les hommes et les choses ont reçu une nouvelle physionomie; à présent que Napoléon a imprimé à la France, à son siècle, le caractère de la véritable grandeur, la considération personnelle, ce sentiment d'intérêt et de raison dont l'homme ne peut se défendre, se réveille et se porte tout entier sur l'Armée.

La première et vraie noblesse en France, fut la noblesse militaire: tout français qui pouvait prouver sur ses titres le mot *miles*, soldat, était réputé et reconnu noble. Si la profession des armes a toujours honoré l'homme, on peut dire que le français a toujours honoré la pro-

fession des armes. Le même esprit a toujours animé le militaire; l'honneur est le caractère national; la postérité rendra justice à l'Armée française; le titre *miles* sera un titre de noblesse; et les vrais nobles seront toujours les descendants des braves qui auront combatu *pro aris et focis.*

Obéissance aveugle pour ses chefs, déférence pour ses égaux, estime et générosité pour ses inférieurs, humanité pour les vaincus, protection à tous, voilà les qualités qui distingueront toujours le soldat. Se tenir toujours éloigné de l'intrigue, être étranger aux factions, aux meurtres, aux assassinats; ne vouloir être redevable de son avancement qu'à son courage, de l'estime publique qu'à

ses vertus, et ne chercher d'autre bonheur que dans la pensée d'avoir fait son devoir, telle a toujours été sa conduite. Qu'on le peigne dépouillé de tout ce que la fortune, les circonstances ont pu faire pour lui, chaque français est un héros.

A Tolbiac, à Taillebourg, à Bouvines, à Lens, à Senef; à Fontenoy, à Rivoli, à Arcole, à Novi, à Hohenlinden, à Jaffa, à Marengo, à Austerlitz, on l'a vu déployer le même courage, le même sang froid, la même générosité; sous les murs d'une ville assiégée, au champ de bataille, sous le beau ciel de l'Italie, au milieu des déserts brûlants, il brave toutes les fatigues, comme tous les dangers.

Je vais tracer quelques faits des

capitaines les plus renommés des siècles derniers, et opposer à chacun d'eux un fait de nos guerriers modernes.

Je me bornerai à être narrateur; l'éloge doit être tout entier dans l'action elle-même.

J'ai tâché de recueillir les traits les plus frappants de nos annales; je n'ai composé mes tableaux que sur les lieux où le français eut à combattre un ennemi étranger; le crayon se serait échappé de mes mains, si j'avais dessiné sur les champs couverts du sang de mes compatriotes armés les uns contre les autres; je ne rappèlerai point ces temps où l'on vit:

Français contre français, parens contre parens,
Combattre seulement pour le choix des tyrans.

Je tâcherai, autant qu'il me sera

possible, d'esquisser le caractère de chacun des maréchaux de France et d'Empire. Si l'on est étonné d'y trouver des rapports parfaits, on ne le sera pas moins de voir un guerrier bien jeune encore, avoir la prudence et la sagesse d'un vieux capitaine, et son front ombragé, à trente ans, du même laurier qui couronna la vieillesse d'un grand homme du siècle de Louis XIV et de Louis XV.

A l'aspect des héros que je vais faire passer sous les yeux de mes lecteurs, quel est celui d'entre eux qui ne sentira pas son cœur battre d'amour et d'orgueil? En voyant Baïard et Desaix mourant au champ de l'honneur, et emportant les regrets de toute l'Europe, il s'écriera: je suis Français aussi! et peut-être le récit

d'une belle action enflammera-t-il quelqu'un d'une noble émulation, pour imiter ces heureux modèles. Quel prix de mon travail, si j'ai pu donner un héros, conquérir un cœur de plus à ma patrie!

Tous les mémoires du temps (1) m'ont servi pour les maréchaux de France; des recueils, des histoires, des feuilles périodiques, des rapports officiels, quelques livres d'ordre m'ont guidé dans ma notice sur les Maréchaux d'Empire. J'ai pu errer sur

(1) La Milice française par le père Daniel; Brantome; l'abbé Veli; les Hommes illustres; des Mémoires particuliers; Mézerai; le président Hénault; la Galerie des grands hommes du siècle de Louis XIV; l'abbé Mabli; l'abbé Perrault, et une foule d'auteurs qui ont écrit sur les héros dont la mémoire est chère à la France qu'ils ont honorée par leur valeur et par leurs vertus.

les époques, sur les dates; mais on ne m'accusera pas d'avoir affaibli le sentiment d'admiration que commandent mes héros.

Puissent-ils voir dans mon ouvrage l'expression de mon attachement à mon pays, et de ma vénération pour les braves qui l'ont défendu!

Je n'ai point prétendu écrire la vie de MM. les Maréchaux d'Empire : cet emploi est réservé à une plume plus exercée; mais seulement faire des rapprochements sensibles, souvent même étonnants entre un héros ancien et un héros moderne.

En tête des héros, il convient de placer celui qui les égale tous, et dont ils reçoivent un nouveau lustre, alors que sa main triomphante les récompense du bâton de maréchal d'Empire. Je commence donc par Napoléon.

LOUIS IX

ET

NAPOLEON Ier.

LOUIS IX,

A DAMIETTE.

Sa naissance. — Son caractère. — Sa piété filiale. — Sa minorité. — Bataille de Taillebourg. — Son expédition à la Terre Sainte. — Il panse les blessés à Damiette. — Son portrait.

Louis IX, naquit à Poissy en 1215 ; il fut un des plus grands princes et des plus singuliers qui ayent jamais porté le sceptre ; il était libéral sans cesser d'être économe ; intrépide dans les combats, mais sans emportement, prudent et ferme à la tête de ses armées et de son Conseil. Il embrassait tout d'un coup-d'œil ; rien n'échappait à son active surveillance ; il était discret sans dissimulation, toujours maître de lui, et ne faisait jamais le roi que lorsque des objets puissants agitaient son ame,

NAPOLÉON Ier,

A JAFFA.

Son berceau. — Son caractère. — Son attachement à sa mère. — Il porte la guerre en Égypte. — Il rétablit les autels. — Son avènement au trône. — Il visite l'hopital à Jaffa. — Son portrait.

LA ville d'Ajaccio en Corse, vit naître Napoléon le 15 août 1769. Sans contredit il est un des plus grands hommes, et le plus extraordinaire qu'on ait vu gouverner un état.

Sa valeur n'a point le caractère impétueux de la témérité; elle a les couleurs de l'héroïsme, du sang froid, de cet héroïsme qui retrempe l'ame et double sa force; il est calme, sage, à la tête des armées comme au milieu de ses ministres; son coup-d'œil est pénétrant et juste, sa pensée

et qu'il trouvait de l'irrésolution dans ses ministres : ardent, infatigable, il supportait les travaux de la guerre comme un simple soldat. Son respect pour Blanche de Castille est cité comme le modèle de la tendresse filiale.

Sa minorité fut agitée par les guerres que les Barons et les petits princes se faisaient entr'eux; mais Louis une fois sur le trône, appela auprès de lui les plus habiles gens du royaume, étouffa les haines, contint les prétentions des évêques, réprima l'abus de la juridiction, créa des tribunaux, maintint les droits de l'église, en lui traçant ses devoirs.

Il accrut son domaine; la sagesse de son administration lui procura de grandes ressources ; il arma contre Henri III et les grands vassaux de la couronne ligués avec ce prince anglais, et les battit à Taillebourg, en 1241, et quatre jours après, auprès de Xaintes. Les révoltés rentrèrent dans le devoir : Louis n'avait encore que 28 ans. Il partit pour la Terre sainte en 1248; il y fit des prodiges de valeur au

embrasse rapidement un grand ensemble, et les détails ne lui échappent point : il voit tout, veut tout voir. Il est confiant, mais de cette confiance qui ne laisse rien à l'irrésolution de l'homme timide, à la duplicité de l'homme de cour. Il est toujours maître de son secret comme de lui même; s'il veut quelquefois que l'on se souvièue qu'il est souverain, c'est quand il faut prendre une détermination dont il a calculé les suites, et dont le résultat doit être d'un intérêt général. Il fait la guerre comme un simple soldat; il est accoutumé, comme lui, aux saisons, aux lieux, aux privations. Jamais une mère ne reçut plus de soins touchants de son fils, que ceux que Napoléon rend à la sienne. (1)

Les premiers moments de son administration publique furent employés à éteindre le feu des partis qui embrasait la France. Une fois investi de la suprême autorité, il s'entoura des hommes les plus éclairés ; il dépouilla les lois de ce ridicule attirail qui embarrassait leur marche ; il leur imprima un mouvement plus uni-

passage du Nil. A la journée de Massoure, son courage, sa résistance ne purent rien contre le nombre et la perfidie: il revint en France, y reprit les rênes du gouvernement, vécut juste et mourut regretté.

Le courage, l'intrépidité, le sang-froid, ont mis Louis IX au nombre des grands capitaines, des braves soldats, des rois conquérants dont la gloire se fonde sur le malheur des peuples. Ce prince dépouillé du manteau royal, au milieu de l'hôpital de Damiette, respirant un air empoisonné, rassurant les malheureuses victimes du plus terrible des fléaux, pansant leurs bubons pestilentiels, les soulageant, les consolant, voilà l'homme tel qu'on se plait à le contempler. L'illustration de la vertu a cela de sublime, que rien ne peut en affaiblir l'éclat ; que cet éclat est doux ; qu'il réchauffe, qu'il ranime, qu'il vivifie. Voyez l'homme tel que Dieu se plut à le former, il est alors son image sur la terre. Louis n'est plus le maître de ses soldats ; il en est le compagnon, l'ami, le consolateur, le père. Suivez ce jeune monarque d'hopitaux en

forme, plus rapide, plus sûr. Il établit la limite qui doit séparer le trône de l'autel, et la fixa ; il rappela les français aux devoirs de l'honneur et de la religion ; il se battit contre toute l'Europe coalisée ; son nom se lie à toutes les conquêtes, à toutes les journées mémorables, à tous les succès ; son front est ombragé de tous les lauriers. L'Italie, l'Allemagne, le Piémont ainsi que l'Égypte, l'ont vu brave, hardi, politique ; mais sur les bords du Nil, il n'a pu rien contre l'or et les crimes de l'Angleterre. Fréjus le reçut dans son port, et avec sa fortune, les destinées de la France. Son siècle le place au rang des plus grands hommes : la postérité consacrera sa mémoire.

Si la muse de l'histoire publie les actions de Napoléon, le nom de ce héros remplit aussi quelques pages des annales de l'humanité. Cette vertu sublime, douce émanation de la divinité, commande qu'on élève des autels au mortel qui la pratique.

C'est à Jaffa que Napoléon paraît vraiment grand homme, le jour où laissant reposer

hopitaux, visitant les malades : si ses soins généreux ne les rappèlent point à la vie, il leur apprend du moins à élever leur pensée vers le ciel ; il leur adoucit le passage de la vie à la mort : ce n'est point l'effort d'une pitié stérile, c'est l'active bienfaisance. Entendez le bon prince répondre à ceux qui l'engagent à fuir ce séjour de la mort, et de la mort la plus affreuse : » Eh » quoi! ces braves gens prodiguent tous les » jours leur sang pour ma gloire, et je crain- » drais de hasarder ma vie pour les secou- » rir! Quelle loi peut affranchir les souve- » rains des devoirs de la bienfaisance ? »

Louis gémit en secret, mais en public il affecte un calme dont son cœur est bien loin; et la sérénité de son visage répand autour de lui le courage et l'espoir.

Louis cessant d'être monarque, pour montrer l'homme tout entier, est le modèle de l'héroïsme de la vertu.

Saint-Louis avait la tête d'un héros, le cœur d'un chrétien.

la foudre, il vient parmi des braves, s'exposer à trouver le terme de tant de gloire conquise, à voir s'évanouir la pensée d'un avenir aussi brillant et l'espérance d'une immortalité anticipée. Ce jour est le plus beau de la vie de Napoléon. Voyez ce vaste hopital, ces soldats couchés sur un peu de paille qu'ils se disputent; les voutes retentissent dés cris de la douleur et du désespoir; la peste y déploie tout ce qu'elle a d'affreux, d'épouvantable; l'air qu'on y respire est empoisonné; le plus léger contact donne la mort; ceux mêmes de qui les malheureux attendent des secours, expirent victimes de leurs généreux devoirs; tout est atteint, tout est frappé, tout succombe. Napoléon s'avance vers ce séjour affreux; il entre, et sa figure est calme. On se presse autour de lui; on veut voir encore ce héros; on veut entendre encore sa voix; il écoute, il parle, et la consolation passe dans l'ame de ces infortunés; le danger est certain, il faut un acte de dévouement. Napoléon, de sa main *nue*, ose toucher un bubon: voilà l'effort de

l'héroïsme, de la bienfaisance. Le conquérant, le législateur, disparaissent devant l'homme.

Napoléon rassura son armée, diminua le danger qui la menaçait, l'environnait toute entière ; il affaiblit l'idée de la destruction dans l'ame de ceux qui étaient aux prises avec la mort, qui éprouvaient tout ce que ses approches ont de terrible, d'épouvantable, et ranima tous les courages, toutes les espérances ; jamais entreprise ne fut plus généreuse, et n'eut des résultats plus grands, plus heureux.

A la tête des armées, Napoléon est un héros ; au milieu de l'hopital de Jaffa, Napoléon est un dieu. Tout tremble devant le guerrier, tout est heureux de la présence de la divinité.

Napoléon se compose de la tête de Charlemagne et de l'ame de Louis IX.

DUGUESCLIN

ET

MURAT.

4

DUGUESCLIN,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

Son éducation. — Comment on se plaisait à l'appeler. — Sa bravoure. — Son amour pour ses rois. — Sa modestie. — Son portrait. — Il commande l'avant-garde à la bataille de Cocherel. — Il décide la victoire. — Suites de cette journée. — Discours du Connétable à ses soldats. — L'empressement de ses officiers pour exécuter ses ordres.

DUGUESCLIN naquit en Bretagne, en 1311. Le nommer, c'est donner l'idée d'un brave.

Dès ses premières années, Duguesclin ne respirait que les combats, et présageait ce qu'il devait être un jour.

Il était d'une taille forte ; il avait les

MURAT,

MARÈCHAL D'EMPIRE.

Sa naissance. — Son portrait. — Son urbanité. — En Égypte, Napoléon fait graver le nom de Murat sur deux bouches à feu. — Bataille de Marengo. — Trait d'intrépidité et de sang froid à Poperingues. — Bataille d'Austerlitz. — Ce qu'il dit à ses troupes. — Comme on se presse autour de lui un jour de bataille.

MURAT naquit à Bastide près Cahors, en 1770. Les premiers jeux de son enfance annoncèrent ce qu'il serait un jour, s'il se trouvait placé sur un théâtre et dans des circonstances où il pût déployer la franchise de son caractère, son impétuo-

épaules larges, les bras nerveux; sa physionomie était expressive, ses yeux étaient vifs et pleins de feu; il était prompt à prendre un parti décisif; il avait une présence d'esprit admirable; il était fertile en ressources et en expédients. Dans les situations les plus périlleuses où l'exposa souvent le hasard des combats, il poussait le courage jusqu'à la témérité.

Il fut toujours fidèle à l'honneur, à son roi, à l'amitié; son mérite l'éleva du rang de simple gentilhomme à celui de Connétable de France. Quoique son éducation eût été négligée, comme celle de toute la noblesse guerrière de son temps, il avait de la politesse, de la galanterie; ses manières étaient franches: on ne l'appelait que le *bon Connétable*. Les dignités, les honneurs n'étouffèrent jamais en lui son heureux naturel.

Il n'y a point de Mémoires qui soient plus remplis que ceux de Duguesclin de ces traits de courage, de générosité, d'intrépidité, qui font admirer le héros et chérir l'homme.

sité, les ressources de son esprit ardent à embrasser, à saisir en un instant ce qui est convenable pour défendre un poste, fondre sur l'ennemi, le mettre en déroute, et profiter d'un avantage.

La nature a doué le maréchal Murat d'un physique qui annonce un homme né pour les fatigues de la guerre. Son regard est vif et pénétrant ; le feu de ses yeux anime sa physionomie, et lui donne une mobilité qui indique l'activité de son ame. Sa conduite en tout temps fut le résultat d'un fonds inaltérable de dignité, de respect pour lui-même, et de générosité pour les autres. Assis au plus haut degré des honneurs, sa bonté tempère l'éclat de son rang : son aménité expansive se communique à tous. Si vous l'approchez, vous croyez que le prince descend jusqu'à vous, quand c'est vous que le prince élève à lui. Il fut toujours inviolablement attaché à Napoléon. Par sa bravoure et par son mérite, Murat s'est élevé au rang de Maréchal d'Empire.

Murat voit son nom associé à la gloire de tous les généraux dont il partagea les

Je ne suivrai pas Duguesclin dans toutes ses brillantes expéditions; il faudrait transcrire sa vie entière. Je le montrerai seulement commandant l'avant-garde à la fameuse journée de Cocherel, en 1364. Le signal est donné; on s'ébranle, on s'avance, on se mêle; chacun donne ou reçoit la mort; le vaincu trouve un vengeur; le bruit des armes retentit de toutes parts.

Dugesclin se montre soldat aussi valeureux que bon capitaine: la mort qui se promène sur les deux partis, semble respecter ses jours; la victoire est douteuse; Duguesclin se jète au fort de la mêlée, et décide le succès. Cette bataille de Cocherel raffermit le trône chancelant, et rappela dans le cœur des Français le courage et l'amour de la patrie, que des haines cruelles avaient affaiblis, détermina ceux qui flottaient encore, à se ranger du parti de Charles V, détruisit le germe des factions, et apprit aux ennemis à respecter le nom français.

Un moment avant la bataille de Cocherel, Duguesclin, courant de rang en rang, inspirait à tous ses soldats le courage qui

travaux. L'armée des Pyrennées orientales l'a vu au nombre de ses braves ; la Hollande fut témoin de son intrépidité ; l'Italie, l'Égypte l'ont vu passer des torrents, fondre sur des phalanges ennemies, braver tous les dangers. Des foudres d'airain portant cette inscription : *Au général Murat*, attestent ses hauts faits, et le placent au premier rang des braves.

A la bataille de Marengo, Murat commandait un corps de cavalerie. Il s'avança dans la plaine, à demi-portée de canon, inquiéta le centre de l'ennemi, précipita, suivit son mouvement, et tint en échec un gros de cavalerie. La victoire fut longtemps balancée : l'arrivée du Baïard moderne (2) la fixa sur le champ de Marengo. Murat, par son courage, contribua au succès de cette bataille mémorable, qui rendit aux français l'espérance d'un meilleur sort, abattit la dernière tête de l'hydre des factions, étouffa les querelles sanglantes, rallia les faibles autour du gouvernement et de son chef, et assura aux armées le titre d'invincibles. Murat reçut des gé-

l'embrâsait. « Par Dieu, amis, disait-il, » souvenez-vous que nous avons un nou- » veau roi de France; que sa couronne soit » aujourd'hui étrennée par nous. » Le succès qu'obtinrent l'audace et la valeur de Duguesclin, accéléra la paix entre le roi de France et celui de Navarre.

Duguesclin, à la tête de ses troupes, animait tout du geste, de la voix. Son exemple entraînait les plus irrésolus : on se précipitait sur les pas du héros, du bon Connétable; on voulait obtenir un mot de lui; ce mot était un éloge que la postérité consacrait.

néraux les éloges les plus flatteurs et les plus vrais : toute l'armée les consacra.

Austerlitz....., champs couverts des débris d'une coalition impie, vous avez été les témoins de ce que peuvent des braves commandés par un héros. Le nom de Murat se rattache à l'honneur de cette journée. L'ennemi l'a vu à la tête de la cavalerie, et l'ennemi a fui devant notre aigle. « Amis, disait Murat avant de donner » le signal de la charge, c'est aujourd'hui » l'anniversaire du couronnement de votre » empereur ; qu'il soit célébré par une vic- » toire », et la victoire fidèle à nos armes, couronna l'empereur, le prince les généraux et l'armée; et la paix fut le prix de la valeur et de l'intrépidité.

Un jour de bataille, Murat anime tout autour de lui; son esprit se communique à tous : on se presse sur ses pas; on brigue l'honneur de porter, d'exécuter un de ses ordres; chaque officier de son état-major lui fait un rempart de son corps; l'honneur le veut; l'attachement à sa personne le commande : aussi, tous se couvrent

de gloire ; tous ambitionnent pour récompense un regard de leur prince (3).

Le trait de la vie de Murat où il se trouve le plus de ce qu'on appèle intrépidité, présence d'esprit, est celui que je vais citer : il est peu connu, et il m'a été attesté par ses anciens compagnons d'armes qui en furent témoins.

Les Français marchaient sur Ypres pour en faire le siége ; l'ennemi, qui se retirait en désordre devant nos troupes, s'arrêta dans Poperingues, et s'y défendit quelque temps. Après une vive canonnade, il sembla vouloir l'évacuer ; le chef d'escadron Murat s'élance aussitôt sur ses pas : trop emporté par son courage, il ne s'apperçoit pas que sept chasseurs seulement l'accompagnent, et ne reconnaît le danger de sa position qu'au moment où elle paraît sans remède ; il tournait au galop une rue de Poperingues, quand il se trouva en présence de trois cents Autrichiens qui le couchent en joue. Reculer, c'est mourir sans gloire ; se rendre, l'idée seule est une honte ! Murat fait sonner la charge par son

trompette, la commande à un régiment qui est à une demi-lieue de lui, comme si le détour seul de la rue l'en séparait, et tout cela avec une contenance si imposante, que le détachement ennemi met bas les armes. Mais au moment d'en faire le commandant prisonnier, il apperçoit un homme qui d'une fenêtre le couchait en joue, et posait déjà le doigt sur la détente : alors Murat, se dressant sur ses étriers, lui lance un regard terrible, qui inspire à ce malheureux un tel effroi que l'arme lui tombe des mains!!!

J'ai vainement cherché un trait comparable à celui de mon héros ; l'histoire et les mémoires particuliers ne m'en ont fourni aucun qui porte aussi bien le véritable caractère de la bravoure.

CH. DE CHOISEUL

ET

ALEX. BERTHIER.

CHARLES DE CHOISEUL,

MARQUIS DE PRASLIN,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Ses qualités. — Son caractère libéral. — Il est homme de guerre et homme de cabinet. — Sa modestie. — Il sert sous le maréchal de Matignon. — Henri IV fait le plus grand cas de Charles. — Il se distingue au combat d'Aumale, aux siéges de la Fère, de Castillon, de Negrépelisse, etc. — Il se trouve à 47 batailles et 53 prises de ville. — Son éloge.

CHOISEUL naquit en 1563. Né avec tous les talents propres à plaire, il n'ambitionna que le suffrage des honnêtes gens ; appelé par sa naissance à la cour, il voulut qu'une

ALEX. BERTHIER,

MARÉCHAL D'EMPIRE,

Chevalier de l'ordre royal et militaire de l'Aigle noir.

Sa naissance. — Son éducation. — Il passe en Amérique, où il essaye son courage sous les ordres du marquis de Lafayette. — Son caractère. — Il triomphe de la calomnie. — Napoléon l'appèle près de lui. — Il se trouve à Millésimo, en Égypte, à Marengo, etc. — Il va à Rome. — Il est ambassadeur en Espagne. — Il se sert également de l'épée et de la plume. — Son portrait.

BERTHIER naquit à Versailles, la carrière des armes lui fut ouverte dès son enfance. Il servit dans le corps du génie. Son esprit cultivé, et orné des connaissances

réputation honorablement acquise par les armes et la politesse l'y précédât. La gloire avait des attraits pour sa grande ame; elle fut le prix de ses travaux, comme elle en avait été le but : toujours modéré, toujours maître de lui, il avait autant d'indulgence pour les autres, que s'il en avait eu besoin pour lui-même. Sa valeur était sans emportement; autant il se montra bon capitaine, autant il fut grand dans les fonctions publiques dont ses rois l'honorèrent. L'éclat brillant de sa vie ne l'éblouit jamais; Charles se servait de sa plume et de son épée avec la même habileté; s'il combattait en brave, il écrivait en sage : dans toutes ses dépêches, il semblait toujours n'avoir été que le spectateur oisif des actions où il s'était couvert de gloire. Ce sentiment de modestie avait sa source dans son cœur. Il savait qu'il avait une dette immense à acquitter envers sa patrie; il croyait devoir lui sacrifier toutes ses affections : élevé aux plus hautes dignités, il paraissait chaque jour vouloir en mériter de nouvelles par sa conduite.

les plus solides comme les plus brillantes, lui applanit le chemin des honneurs et des récompenses. Il fit ses premières armes avec distinction en Amérique, sous les ordres du marquis de la Fayette; ce fut dans cette guerre de la liberté, qu'Alexandre s'essaya, et préluda à des exploits qui devaient l'honorer sur un théâtre plus vaste. On le vit toujours ardent à se signaler autant par son courage que par ses qualités estimables. Placé souvent dans des circonstances que l'intrigue, la mauvaise foi, la calomnie rendaient délicates, Alexandre triompha de tout par sa constante fermeté à vouloir ce qui est bon, juste et raisonnable. Une fois dans la carrière honorable des armes, s'il s'y avança d'un pas assuré; les obstacles qui souvent se multiplièrent devant lui ne ralentirent jamais sa marche, ils doublèrent sa force et ajoutèrent un nouvel éclat au prix qu'il en reçut. L'envie étonnée expira à ses pieds; il y enchaîna la volonté perfide de quelques membres imbécilles autant que cruels des comités régulateurs.

6

Ce fut sous les ordres du maréchal de Matignon que Charles fit ses premières armes : ses premiers coups promirent un brave de plus à la France. Henri IV, bon connaisseur en homme de guerre, aimait dans Charles, le bon soldat, le sujet fidèle, l'ami sûr : dans les occasions les plus difficiles où les intrigues de la cour le placèrent, il resta toujours fidèle à l'honneur et à ses serments. Admis dans la familiarité d'Henri IV, il n'eut ni rivaux ni envieux.

Quoique Charles ne commandât pas en chef, il eut souvent la plus grande part aux expéditions militaires, et plus d'une fois il décida la victoire en faveur de nos armes par ses manœuvres savantes, en ébranlant la colonne qu'il commandait, en chargeant à propos l'ennemi.

Je ne suivrai point Charles au combat d'Aumale, sous les murs de Mont-Ségur, au siége de la Fere, de Castillon, de Montpellier, de Negrépelissé, etc.; je ne rouvrirai point les blessures dangereuses qu'il reçut aux attaques des lignes de Rhetel; je ne remuerai point la terre de la

L'armée d'Italie déploie ses enseignes. Napoléon est à la tête des braves qui la composent ; il appèle Berthier pour en augmenter le nombre, et bientôt le chef fit son ami, son compagnon du brave homme et de l'homme estimable. Ce rapprochement fait l'élôge de tous deux.

Dangers, travaux, gloire, illustration, tout est partagé, tout est acquis sous les yeux d'un guerrier qui sait inspirer, commander et récompenser de grandes choses. L'épée de Berthier conquiert la victoire, et sa plume la célèbre. Il sait être tour à tour homme de guerre, homme d'état ; il sert au champ d'honneur et dans le cabinet ; au milieu du tumulte des armes, dans le silence de l'application, il se montre également utile : en un mot, Alexandre Berthier se concilie l'estime, l'amitié de Napoléon, et l'attachement de tous ceux qui le connaissent.

Millesimo, Ceva, Mondovi, Lodi, Mantoue, Roveredo, Brescia, Logano, Castiglione, le Mincio, Arcole, etc., attestent son courage ; Milan n'a pas perdu

mine qui, pendant deux heures et plus, le couvrit et fit craindre pour ses jours : ce seraient des relations uniformes de siéges et de batailles, et toujours la valeur, l'intrépidité, le sang-froid aux prises avec un ennemi courageux et souvent supérieur en nombre, et toujours la victoire.

Charles se trouva à quarante-sept batailles, vit cinquante-trois villes rebelles se soumettre à l'autorité du roi, servit quarante-cinq ans, reçut trente-six blessures. Charles réunissait les qualités qui illustrent le guerrier et le citoyen.

Son éloge se trouve tout entier dans ce peu de mots : *Il fut l'ami d'Henri IV*, et l'un de ceux qui furent le plus inviolablement attachés à sa gloire et à sa personne.

le souvenir de sa politesse, le capitole a été témoin de son humanité; Rome l'a vu plaindre et soulager l'infortune de Pie VI, ce pontife si intéressant par ses malheurs et sa résignation.

En Égypte il triompha des entreprises les plus hasardeuses et les plus difficiles: il revint en France, et la France retrouva en lui un de ses plus ardents défenseurs.

Au 18 brumaire, il seconda les grandes vues de Napoléon; il s'arma pour lui, et le couvrit de son corps. Marengo l'appèle à de nouveaux dangers; il y vole comme à de nouveaux succès.

Madrid, dans Alexandre Berthier, trouve un négociateur habile, après y avoir admiré le grand capitaine.

Nommer Berthier, c'est rappeler tous les succès, tous les travaux, toute la gloire de nos armées (4).

TAVANES

ET

MONCEY.

GASP. DE SAULX DE TAVANES,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Son éducation. — Il est page de François Ier. — Ses étourderies. — Son caractère ardent. — Sa raison murit avec l'âge. — Ses bonnes qualités. — Bataille de Cérisolles. — De Renti. — Henri II. — Son estime pour Tavanes. — Tavanes bat les Diables noirs. — Journée de Jarnac et de Montcontour. — Il appaise les troubles de la Bourgogne, etc. — Il sauve les jours du roi Henri IV.

Ce fut en 1509, que Tavanes vit le jour. Il fut page de François Ier. Comme celles de ces jeunes seigneurs, ses premières années furent un tissu d'espiégleries, d'étour-

BON-ADR.-JEAN. DE MONCEY,

MARÉCHAL D'EMPIRE,

Chevalier de l'ordre de St.Charles.

Il sert dans plusieurs corps. — Il entre au barreau. — Il reprend les armes. — Son portrait. — Sa loyauté. — Était regardé comme un preux chevalier. — Saint-Jean-Pied-de-Port. — Vallée de Saint-Sébastien. — La Bidassoa. — Il bat les Espagnols. — Passage de la Deva. — Armée des côtes de Brest. — 18 brumaire. Mont Saint-Gothard. — Marengo.

Nommer le maréchal de Moncey, c'est réveiller dans l'ame du soldat et du citoyen des souvenirs de gloire et d'honneur que sa conduite y fit naître en tous

deries, d'aventures extraordinaires pour ne pas dire extravagantes, dont quelques-unes faillirent plus d'une fois lui coûter la vie. Sa raison se murit avec l'âge. Les jeux furent remplacés par l'étude et la théorie. La gloire eut tous ses instants, fixa tous ses vœux. Son caractère dégagé de ses aspérités se montra dans le plus beau jour. Guerrier intrépide, homme généreux, ami sûr, il ne conserva du feu de sa jeunesse, que cette activité d'ame toujours prête à s'illustrer. L'armée n'eut pas de soldat et de capitaine plus valeureux; ses rois, de sujet plus fidèle; l'amitié, de héros plus sage; la France, de meilleur citoyen.

En 1544, Tavanes, à la journée de Cérisolles, se fit remarquer par son intrépidité. Une division ennemie, assez audacieuse pour se précipiter dans nos rangs, y avait porté le désordre, la mort et la terreur. Tout semblait plier et fuir; ses succès allaient toujours croissant, quand Tavanes, à la tête d'une poignée de braves se présente de front à l'ennemi, arrête son impétuosité, l'attaque, l'enfonce, le met en

temps. La ville de Besançon donna le jour au maréchal en 1754 : né avec un caractère ardent, inquiet, mais loyal et généreux, il se chercha long-temps lui-même ; long-temps il se débattit contre les évènements, qui le firent successivement passer des drapeaux du régiment de Conti, sous ceux de Champagne, et du premier rang de ses grenadiers, à la barre des avocats, pour reprendre ensuite le casque et l'épée. Le nouvel ordre de choses qui se préparait en France fixa son irrésolution, et l'amour de la gloire devint sa passion dominante. Tout entier au métier des armes, l'étude et la pratique développèrent en lui cet heureux caractère qu'il a reçu de la nature. Placé dans les circonstances les plus difficiles, aux postes les plus périlleux, de Moncey se concilia l'estime de tous. Sa fermeté à vouloir le bien, sa constante résolution à l'opérer, l'ont toujours fait regarder comme un preux chevalier; son désintéressement et sa probité ne sont pas ses moindres titres à la considération publique.

A l'armée des Pyrénées-Orientales et

déroute, et par cette action laisse le temps aux troupes de se rallier. Tavanes eut donc une grande part au gain de cette bataille.

Henri II, qui portait à Tavanes la même estime dont François Ier honora ce guerrier, le nomma maréchal de camp.

Les plaines de Renti, qui virent flotter en présence les drapeaux d'Henri II et de Charles-Quint, furent témoins des hauts faits du maréchal; il tailla en pièces un corps de Reîtres, appelé les diables noirs. Leur chef, le comte de Valenfort, s'était vanté qu'avec ce seul corps, il battrait toute la gendarmerie française. Tavanes, à la tête de cent hommes seulement, fit ce coup de main. La déroute des diables noirs entraîna celle de toute l'armée.

A Jarnac, à Moncontour, Tavanes décida la victoire; il se portait partout où sa présence pouvait animer le soldat. Tout s'enflammait du feu de ses regards. Rien ne pouvait s'opposer à ses coups, ni retarder l'exécution de ses savantes manoeuvres.

Si Tavanes se montra grand homme de guerre, il justifia le choix honorable que

sous les murs de Saint-Jean-Pied-de-Port, de Moncey arrêta par son intrépidité l'impétuosité de l'espagnol Bonaventura Caro, dont la cavalerie qu'il commandait en personne avait jeté le désordre, la mort et l'épouvante dans les rangs de nos phalanges : ce fut à une poignée de braves qui soutint le feu des ennemis, que notre armée dut son salut. De Moncey, nommé général de division, regarda ce grade comme une nouvelle obligation que son grand cœur voulut acquitter.

La vallée de Bastan, la ville et le fort de Fontarabie tombèrent au pouvoir des Français ; La Bidassoa est franchie, Ernain et la vallée de Saint-Sébastien sont occupés : l'ennemi a fui sur tous les points.

Fiers de l'avantage de leur position et des renforts nombreux qu'ils ont reçus, le 26 vendémiaire an 3, les Espagnols présentent la bataille au général en chef de Moncey. L'action s'engagea avec une égale valeur de part et d'autre ; le terrain fut disputé pas à pas, malgré l'inégalité du nombre. Après avoir plané long-temps sur les deux

firent de lui François II et Charles IX, en le chargeant d'aller en Dauphiné et en Bourgogne éteindre l'incendie qu'avaient allumé dans ces provinces l'intolérance et le fanatisme. Tavanes eut l'avantage glorieux de ramener des enfants égarés dans le sentier de l'honneur, et de reconquérir des cœurs à sa patrie.

Dans l'exécrable journée de la Saint-Barthélemi, Tavanes eut le bonheur de préserver les jours du bon Henri, roi de Navarre, que la cour de la cruelle Médicis avait proscrit. Tous les historiens, tous les mémoires particuliers du temps, s'accordent sur ce point. C'est donc à Tavanes que la France a dû un grand roi, et l'humanité le meilleur des hommes.

camps, la victoire étonnée de voir le colosse espagnol crouler sous les coups d'une faible armée, s'abattit et se fixa sous ses enseignes. La déroute des ennemis fut complète : canons, drapeaux, bagages, tout tomba au pouvoir des vainqueurs.

Au mois de messidor de la même année, les redoutes qui défendent le passage de la Deva sont emportées à la baïonnette; la rivière est traversée. Peu de jours après, le général Crespo est attaqué et culbuté. Bilbao est cerné et se rend; la Biscaye est soumise. Tant de victoires jètent la consternation dans le cabinet de Madrid. Les ministres délibèrent; on désigne un lieu pour les conférences, la paix est signée, et de Moncey a préparé et cimenté de son sang l'alliance qui réunit l'Espagne et la France.

De Moncey, qui sait manier les esprits comme il sait se servir de son épée, de Moncey, dont le caractère ferme et loyal est connu, est choisi pour aller commander l'armée des côtes de Brest. Sa justice, sa modération cicatrisèrent les plaies pro-

fondes que des brouillons titrés avaient faites dans ces départements malheureux.

De Moncey, par son activité, par sa présence, fixa quelques esprits inquiets et mécontents, et seconda Napoléon dans la journée du 18 brumaire à St.-Cloud.

En Italie, de Moncey commande 2,500 hommes, et le mont St.-Gothard voit nos drapeaux flotter sur sa cime glacée.

ÇHAMILLI

ET

MASSENA.

8

CHAMILLI,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Son origine. — Il sert sous le maréchal de Schomberg. Il défend Grave. — Détails de ce siége mémorable. — Il fait des prodiges de valeur. — Il charge l'ennemi avec une poignée de braves. — Comment il reçoit les propositions qu'on lui fait. — Son éloge par les ennemis. — Sa réponse. — Il rassemble sa garnison. — Discours qu'il lui adresse. Il reçoit un billet de Louis XIV. — Ses soupçons. — Il rend la place.

CHAMILLI était d'une ancienne famille originaire du Brabant. Ce grand homme de guerre porta les armes de bonne heure, et se distingua par son courage. En 1663, il servit en Portugal comme capitaine de

MASSENA,

MARÉCHAL D'EMPIRE,

Chevalier de l'Ordre de St.-Hubert.

Naquit à Nice. — Il est surnommé l'enfant chéri de la victoire. — L'Italie est le théâtre de ses exploits. — Il est bloqué dans Gènes. — Les efforts incroyables qu'il fait pour sortir. — Il lutte contre la famine. — Il s'empare du poste des deux frères. — Il se précipite sur l'ennemi à la tête de quatre compagnies. — Sa réponse au général ennemi. — L'éloge que l'ennemi fait de lui. — Il capitule.

MASSENA naquit à Nice : dire qu'après la journée d'Arcole il fut appelé *l'Enfant chéri de la victoire*, c'est faire l'éloge le plus complet du mérite de cet officier ; il partagea tous les dangers des armées fran-

cavalerie, sous le maréchal de Schomberg; il passa par tous les grades, et ils furent tous la récompense d'une action d'éclat: sa belle défense de Grave, en 1675, mit le sceau à la réputation qu'il s'était acquise dans les armées.

La ville de Grave était, en 1674, la place la plus importante pour la France du côté des Pays-Bas; il fallait, pour la défendre, un officier qui aimât la gloire et sa patrie avec passion, prêt à courir aux plus grands dangers s'ils lui présentaient un nouveau laurier à cueillir, et à s'ensevelir sous les murs d'une place si sa mort pouvait être utile à son maître. Le marquis de Chamilli commandait Grave; un corps de troupes impériales et hollandaises entreprit d'en faire le siège; tout semblait favoriser leur dessein, Turenne était occupé sur les bords du Rhin. Afin de prévenir un coup de main que pouvait faire le prince d'Orange, l'ardent Chamilli résolut d'aller à sa rencontre; il détacha quelques bataillons de sa petite garnison, l'attaqua, lui enleva quelques postes à la baïonnette,

çaises. L'estime que lui accordent les généraux les plus illustres, n'est pas un des titres les moins flatteurs dont Massena peut s'honorer.

Si toute l'Italie l'a vu aussi bon général qu'intrépide soldat, les murs de Gênes attesteront à la postérité que Massena y resta bloqué soixante jours, et quelle fut sa conduite pendant ce siège, où il eut à se montrer guerrier intrépide, occupé sans cesse à calmer les séditions, à réchauffer dans le cœur des bourgeois leur attachement premier pour les Français, et à lutter contre la famine, la contagion, le désespoir et toutes les calamités humaines, qui semblaient s'être réunies dans Gênes.

Par une suite du systême général de désorganisation, l'armée française en Italie manquait de tout, et les troupes abandonnaient en foule leurs drapeaux. Avec le printemps qui allait rendre praticables les débouchés des Alpes, l'ennemi se montrait en campagne; déjà il approchait nos avant-postes, les harcelait, et menaçait d'écraser des troupes découragées, sans ar-

après avoir traversé à la nage la rivière de Grave ; il chassa ensuite les Hollandais d'une petite île qu'ils occupaient, et s'y établit. Chamilli, dont la garnison était affaiblie par cette première action, rentra dans la ville, bien déterminé à la défendre en homme d'honneur. Les ennemis, informés de la résolution où était Chamilli de ne plus se mesurer dans la plaine, firent leurs approches, et l'abbaye de Vieljo fut le premier poste dont ils s'emparèrent.

Chamilli, qui connaissait toute l'importance de cette position, sort pour attaquer l'ennemi : le choc fut terrible et dura plusieurs heures ; le sang ruisselait ; Chamilli voit que la victoire va lui échapper, il se met à la tête d'une poignée de braves, et le drapeau français flotta sur la brêche.

Les ennemis reprènent les travaux du siège avec plus de vigueur, leur artillerie fait un ravage affreux, les murailles croulaient sous ses coups redoublés, les toits des maisons s'abîmaient embrâsés, les édifices publics entraînaient dans leur chute

mes, sans artillerie, sans magasins; la maladie continuait ses ravages. Si du moins l'on avait pu recevoir quelques vivres! Mais le seul passage était par mer, et une flotte anglaise bloquait le port de Gênes.

Massena vit tous ces maux, et crut que le moyen le plus prompt d'y porter remède, était de s'enfermer dans Gênes, et d'attendre que le gouvernement, reprenant une attitude convenable sous le consulat de Napoléon, organisât une nouvelle armée. Avant de prendre cette résolution, Massena tenta le sort des combats, et il prouva à l'ennemi ce que peut une poignée de braves, guidée par l'amour de la gloire, et que son chef anime par son courage. Le succès couronna toujours les différentes attaques qu'il fit à Montefacio, à Panesi, à Mucarollo, au torrent d'Ulbissola, etc.; mais chaque victoire affaiblissant le petit nombre de ses troupes, il renonça à des escarmouches qui le privaient de ses braves; il entra dans la ville. Le bruit de ses derniers exploits avait mieux disposé les habitants en sa faveur.

des rues entières, Grave n'offrait plus qu'un amas de ruines en cendres.

Le général ennemi Rabenhaupt ne pouvant concevoir que Chamilli pût résister si long-temps dans une place ouverte de tous côtés, lui écrivit : « Vous ignorez sans » doute, monsieur, le succès des alliés » en France ; nos armes y triomphent : » l'état où vous êtes réduit devrait vous » faire penser plus encore à vous rendre ; » on pourrait vous accorder maintenant » plus que dans tout autre temps. Je serais » fâché *qu'il arrivât malheur à un aussi* » *galant homme que vous.* »

Chamilli, qui avait eu des nouvelles de l'armée de M. le prince et de ses exploits à Senef, répondit : *Prenez garde à vous ; je serais fâché qu'il arrivât malheur à un aussi galant homme.*

Rabenhaupt, piqué, fit élever de nouvelles batteries ; elles furent servies avec tant de vigueur et d'activité, le feu fut tellement nourri, que la consternation se répandit parmi les habitants à qui les caves offraient elles-mêmes un asile peu sûr : le

Il s'occupe sans relâche de la défense générale de la place. Son plan était arrêté, quand l'ennemi commença son attaque par le fort Saint-Pierre d'Arena ; il ne put parvenir à s'en emparer ; il fut plus heureux à se rendre maître des Deux-Frères, d'où il pouvait bombarder Gênes et battre ses forts avec avantage.

Massena, qui voit ce que peut l'ennemi en possession des Deux-Frères, se détermine à tout entreprendre pour le déloger. On s'observe, on s'approche, on se mêle : des flots de sang coulent ; les armes à feu sont inutiles, les soldats combattent corps à corps ; mais l'ennemi supérieur en nombre, enveloppe nos bataillons et va les exterminer..... Massena, qui observe ce mouvement, se met à la tête de quatre compagnies qu'il a pour toute réserve, se précipite sur l'ennemi, le charge, le culbute, et les Deux-Frères sont le gage de la victoire.

Il se livra encore quelques combats entre les assiégés et les assiégeants, jusqu'au moment où Gênes fut bombardée par les

découragement s'était mêlé dans les rangs du soldat ; la famine ajoutait encore à l'horreur de sa position. Chamilli, pour rassurer les esprits et pour appaiser les ferments de la révolte, se montrait tranquillement et aux endroits les plus exposés ; cependant les périls allaient toujours croissant, et les troupes se mutinèrent ; quelques soldats passèrent à l'ennemi. Chamilli fait assembler la garnison, et dit à ses camarades : *Je suis résolu de périr ici plutôt que de me rendre ; que ceux qui ne savent rien faire au-delà de leurs devoirs se retirent : je donnerai à chacun dix pistoles.* Ce discours eut l'effet qu'il en attendait, qu'on a et qu'on aura toujours droit d'attendre des Français ; officiers et soldats jurèrent de remplir leur mission.

Enfin, le général Rabenhaupt, honteux et désespéré de se voir si long-temps arrêté devant une ville à découvert de tous côtés, donna un assaut général; Chamilli parut sur la brèche; le combat fut sanglant : *Jamais,* dit un témoin oculaire, *jamais tant de morts dans un si petit espace* ; on de-

Napolitains et les Anglais. Cette circonstance refroidit le zèle des habitants; ils communiquèrent leur mécontentement à la garnison; plusieurs soldats les encouragèrent, et tous ensemble demandèrent du pain et la fin de leurs maux. L'esprit de révolte faisait des progrès rapides; Massena eut le bonheur de les arrêter sans déployer l'appareil des supplices, et ce triomphe ne fut pas le moins honorable pour lui : il fit assembler ses officiers, écouta tranquillement leur rapport sur la situation des corps, leur communiqua ses projets, qui tendaient tous à mourir au poste que la patrie lui avait confié, et le calme se rétablit pour quelque temps.

Dans ces entrefaites, on fit au général français une proposition d'entrevue de la part des généraux Keit, Otto et St.-Julien; l'objet en était de lui proposer une capitulation honorable de la part de M. de Mélas. Massena temporisa; ce brave ne pouvait s'accoutumer à l'idée d'une capitulation : il tint conseil, il y proposa de faire une trouée; tous les officiers jurèrent spon-

manda pour les enterrer une trève de cinq heures. Chamilli, pendant ce temps, parcourut les rangs ; l'ennemi qui l'apperçut, lui prodigua du pied des remparts les éloges dus à sa valeur : un officier lui dit que le prince d'Orange allait venir au siège en personne ; *Bonne nouvelle*, dit Chamilli, *je serai charmé d'avoir affaire à lui.* La trève expirée, on recommença la canonnade ; l'arrivée du prince d'Orange ne fit que retremper l'audace valeureuse des assiégés ; enfin, après quatre mois du siège le plus meurtrier et de la plus belle défense, Chamilli reçut *l'ordre* du roi de capituler aux conditions les plus honorables : quoique le billet de Louis XIV fût remis au marquis par un homme dont le dévouement lui était connu, ce brave ne put se défendre du soupçon ; il confronta l'écriture, et vit qu'il n'avait point été trompé.

On parlementa, la garnison sortit avec les honneurs de la guerre ; le prince d'Orange voulut que l'armée qu'il commandait rendît à Chamilli les mêmes honneurs

tanément de s'ensevelir avec lui sous les mêmes débris, mais ils affirmèrent en même temps sur leur honneur que les soldats ne les suivraient pas. Il fallut donc ne plus songer qu'à faire une capitulation aussi belle que l'avait été sa conduite. La première réponse que fit M. Keit aux propositions de Massena, fut: *Que la garnison de Gênes retourne en France, mais que Massena reste prisonnier, il vaut à lui seul vingt mille hommes*. Ces mots, bien honorables sans doute, mécontentèrent Massena: cependant on entra en négociation; les principaux articles signés, on allait donner les otages, quand une difficulté qu'éleva l'amiral Keit faillit tout rompre: *Vous ne voulez pas m'accorder ce que je demande*, lui dit l'enfant chéri de la victoire, *eh bien, à demain. Monsieur le général*, lui répondit l'Anglais en cherchant à le ramener, *votre défense est trop héroïque pour que l'on puisse rien vous refuser*. Massena fit défiler devant l'ennemi plutôt des squelettes ambulants qu'une troupe de soldats; ce jour fut un

militaires qu'à lui-même ; Louis XIV accueillit le héros de Grave avec cette bonté généreuse qui lui était si familière, et le reçut comme si les lauriers de la victoire eussent ombragé son front, le nomma maréchal de France, et quelques années après, le décora de ses ordres.

Toute l'Europe parla de cette belle défense ; aucune ne peut lui être plus justement comparée que celle de Gênes.

triomphe de plus pour tous; ils reçurent de l'ennemi les preuves de la plus grande considération.

Le blocus de Gênes fera époque dans l'histoire; il aurait suffi pour immortaliser son défenseur, si la renommée n'avait déjà inscrit son nom au temple de mémoire (5).

SCHOMBERG
ET
BERNADOTTE.

SCHOMBERG,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Schomberg porte les armes à 14 ans. —Son activité. — Le maréchal d'Estrées le cite comme modèle. — Il lui accorde son amitié. — Louis XIII l'honore de son estime particulière. — Il prend Annonay. — Passage du Pô. — Il force le Pas de Suze. — Bat les Anglais au combat de l'Isle de Rhé. Il va en Languedoc. — Il est nommé ambassadeur en Angleterre.

Schomberg (Henri de) naquit en 1594. Il porta les armes à quatorze ans au siège de Rouen, où il se fit remarquer par son activité, son exactitude à remplir ses devoirs et son courage à défendre le poste périlleux qui lui fut confié. Le maréchal

BERNADOTTE,

MARÉCHAL D'EMPIRE.

Chevalier de l'Ordre royal et militaire de l'Aigle noir.

Son berceau. — Sa liaison avec le prince Murat. — Il se distingue par son courage. — Napoléon l'appèle sous ses drapeaux. — Lodi. — Arcole. — Sa modestie. — Il emporte Gradisca. — Son intrépidité. — Éloge qu'il reçoit de sa conduite. — Passage du Rhin. — Suivi de 200 hommes il en attaque 4,000. — Bat les Anglais à Quiberon. — Il est ambassadeur.

BERNADOTTE (Jean) prit naissance dans la ville où naquit le maître et l'ami de Sully, le 26 janvier 1764; il servit quelque temps comme simple soldat, mais il ne tarda pas à se distinguer par son intelligence et son courage, et les chefs témoins

d'Estrées le citait pour modèle; ce fut sur le champ de bataille que commença une union qui les honora également tous deux. Louis XIII lui témoigna souvent l'estime qu'il avait pour sa personne. Quoique Henri fût revêtu jeune encore des marques de distinction les plus honorables et les plus flatteuses pour un militaire, il les regardait toujours plutôt comme un encouragement que comme une récompense; sa modestie était égale à sa bravoure; sa probité, son désintéressement lui concilièrent l'estime de ses chefs et du soldat; il donna en toute occasion des preuves d'une prudence et d'une intrépidité à toute épreuve.

La prise d'Annonay fut un des plus brillants exploits de Schomberg; il y déploya les plus grandes connaissances militaires, qu'il rehaussa par une bravoure et un sang-froid au-delà de toute expression. La lenteur du siège servait mal ses projets, il se détermina à donner l'assaut; il part, les braves le suivent, et la place est emportée sans brèche, sans échelle; les soldats mon-

de sa conduite, le récompensèrent en se l'attachant par des emplois et par une estime particulière. Le prince Murat et Bernadotte se virent pour la première fois au champ d'honneur; leurs ames se devinèrent, une amitié réciproque fut jurée : on sait comment ces serments d'honneur ont été tenus. Le bruit des exploits de Bernadotte l'avait précédé à l'armée d'Italie, et Napoléon le compta parmi les braves qui marchèrent sous ses ordres, et comme eux il se signala à Lodi, à Arcole : ses succès ne mirent jamais sa modestie en défaut; il ne se crut jamais quitte envers son pays, quand il lui resta quelque bonne ou belle action à faire pour le servir ; il accepta tous les postes, toutes les charges qu'on lui donna, et toujours il se fit regretter quand il les quitta.

Bernadotte, en arrivant à l'armée d'Italie, fut chargé par Napoléon d'emporter Gradisca; il lui fallut livrer cent combats avant d'approcher cette forteresse, s'exposer aux plus grands dangers, braver le nombre des ennemis, disputer le terrain

tent les uns sur les autres, arrivent aux remparts, étonnent, culbutent, renversent les premiers qui s'opposent à leurs efforts; le reste, effrayé, répand la terreur dans la ville; l'alarme devient générale, le commandant se rend.

En 1630, deux régiments français s'avancent jusqu'à Carignan; l'ennemi repasse le Pô, et pour assurer sa retraite, il élève des fortifications à l'extrémité du pont: le dessein des généraux n'était pas certainement de poursuivre l'armée, dont l'arrière-garde seule, en se retournant, suffisait pour envelopper leur petite brigade; cependant le passage du pont fut résolu, Schomberg en ouvrit l'avis le premier: on ne vit pas le danger, on ne songea qu'à la gloire qui en reviendrait; officiers, soldats, animés du même esprit, de la même ardeur, s'avancent, se précipitent sur le poste qui défend le pont, et l'enfoncent. Le désordre se met parmi les soldats, les Français sont vainqueurs; l'armée qui couvre le rivage du Pô est frappée de terreur et se retire.

pied à pied, être sans cesse occupé à se fortifier, à se défendre, à repousser des attaques meurtrières; Bernadotte se multipliait; on le rencontrait partout, et toujours sous le feu de l'ennemi, faisant tour-à-tour le devoir de général, de grenadier, de canonnier, animant tout par son exemple. Les assiégés étonnés de tant d'audace, de patience et d'intrépidité, furent obligés de se rendre, et Napoléon regarda cet avantage comme le présage certain des succès à venir; il combla d'éloges Bernadotte.

Le 4 messidor an 4, le passage du Rhin est ordonné : dix mille hommes marchent sous les ordres de Bernadotte; quelques petites barques seulement sont disposées pour franchir le fleuve; il passe avec cent hommes, et s'empare d'une redoute; deux cents hommes le suivent, et il ose attaquer une colonne de quatre mille ennemis, les culbute, s'empare de quelques pièces de canon, et leur fait beaucoup de prisonniers. Bernadotte voit une colonne qui hésite de traverser à gué une rivière; son œil

En 1629, Schomberg, après avoir forcé le Pas de Suze, fit en Italie des prodiges de valeur.

En 1627, il battit les Anglais au combat de l'île de Rhé, et les força à retourner chez eux, couverts du mépris de toutes les nations pour la perfidie de leur conduite dans cette action cruelle et sanglante.

Envoyé en Languedoc en 1632, il gagna contre les rebelles la bataille de Castelnaudari, et pleura sur les lauriers arrosés du sang de ses compatriotes.

Le maréchal de Schomberg fut ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, et partout il fut regardé comme un négociateur sage, et comme un capitaine valeureux et hardi.

à peine l'a mesurée qu'elle est déjà franchie; la victoire le couronna sur l'autre rive.

Les Anglais ósent descendre à Quiberon, Bernadotte les force à se rembarquer et à cacher leur défaite et leur honte.

Le gouvernement veut enfin éteindre le foyer de la rébellion dans la Vendée; il faut un général pour qui le salut de tous soit la loi suprême et le desir le plus ardent; un général qui sache allier la générosité au courage, concilier tous les partis, les rapprocher, les réunir pour l'intérêt général, et le choix tomba sur Bernadotte, qui l'honora par la fermeté de sa conduite et la sagesse de ses opérations. Toute l'armée fut témoin des pleurs qu'il répandit quand il fallut marcher contre les enfants d'une même famille.

A Vienne, à La Haye, Bernadotte, revêtu du titre d'ambassadeur, prouva que la politique chez lui n'est point une science étrangère à l'art de la guerre, et que s'il savait défendre l'état avec courage, il savait encore stipuler pour lui à la cour des souverains (6).

NAVAILLES

ET

LANNES.

NAVAILLES,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Son origine. — Il est Page du Cardinal de Richelieu. — Son portrait. — Il se distingue près de Crémone. — Journée de Wigevano. — De Trésignies. — Il porte du secours en Candie.

NAVAILLES était d'une ancienne famille de Bigorre. Page du cardinal de Richelieu en 1635, il entra au service quelques années après; son mérite et sa bravoure lui abrégèrent la route de la carrière militaire; il parvint par son mérite aux premiers grades. Le talent qui brillait le plus dans le maréchal, était celui de multiplier le nombre des troupes qu'il commandait par le choix des positions, par l'ordre qui ré-

LANNES,

MARÉCHAL D'EMPIRE.

Chevalier de l'Ordre du Christ.

Sa naissance. — Son attachement à Napoléon. — Affaire de Dégo. — Passage du Pô. — Journée de Marengo. — Il va en Egypte. — Combat d'Arcole. — Beau dévouement du Maréchal.

LANNES naquit à Lectoures, département du Gers. Ses premiers penchants annoncèrent son goût pour les armes; aussi, du moment où il put les porter, il vint se ranger sous les drapeaux du bataillon du Gers. Il y fit, en qualité de sergent, l'apprentissage d'un art où il se montra si supérieur dans la suite. On le trouva toujours soldat et général au poste le plus périlleux; sa gloire se fonde sur les actes de l'intré-

gnait dans leurs divisions, par son habileté à profiter des moindres circonstances, et surtout par la justesse de son coup-d'œil qui embrassait tout en un instant. Rien ne pouvait ralentir son courage ; il bravait tous les dangers comme toutes les saisons ; il les trouvait *toutes bonnes*, disait-il, *à faire pousser des lauriers*. Il contribua toujours aux succès des combats, où il paya de sa personne ; plusieurs fois il décida la victoire. Il demeura inviolablement attaché à son roi et à sa patrie.

En 1647, quelques bataillons et quelques escadrons, suivis d'un petit train d'artillerie, à qui Mazarin avait donné le nom d'armée française, se trouvèrent enveloppés près de Crémone par les Espagnols, et furent forcés de combattre ; nos troupes, sans s'effrayer du nombre des ennemis, se rangent en bataille. La division de Navailles n'était composée que de deux mille hommes ; elle se vit en présence de neuf mille ennemis, et opposa la résistance la plus opiniâtre.

Le brave Navailles eut tout l'honneur

pidité et du sang-froid les plus étonnants. La justesse de son coup-d'œil a toujours préparé et déterminé les succès ; il a le talent de faire passer dans l'ame du soldat cette confiance, gage toujours certain de la victoire. A travers les plus grands dangers, il semble le conduire plutôt à des triomphes qu'à des batailles : ainsi que le nombre des ennemis, il brave les lieux et la température ; il répète souvent qu'un guerrier ne doit pas connaître les saisons. Il s'est toujours montré l'ami de Napoléon, qu'il a plus d'une fois couvert de son corps.

Le 28 germinal an 4, six mille ennemis qui venaient à marche forcée de Sassetto, surprirent nos troupes qui, fatiguées du combat de la veille, se reposaient sur les hauteurs de Dego en attendant de nouveaux dangers et de nouveaux lauriers. Les Autrichiens, fiers de quelques escarmouches où ils ont eu l'avantage, s'avancent avec audace, ils trouvent peu de résistance aux premières positions, et elles sont bientôt emportées ; enhardis par ces

de la journée de Wigevano. Les Espagnols avaient garni leur camp de retranchements que tous autres que des Français auraient regardés comme imprenables; l'approche en était encore rendue plus difficile par un ruisseau très-profond. Les Français s'avancent en ordre; on fait feu de part et d'autre. Navailles s'appercevant que les corps appelés *enfants perdus* ralentissent leur attaque, saute à bas de son cheval, vole à leur tête, aide lui-même à jeter des fascines dans le ruisseau, et le passage est à peine praticable, qu'il s'élance et crie: *Amis, voilà le chemin de la gloire; je vais vous y conduire.* Il franchit le ruisseau, escalade le retranchement, engage l'action; l'armée s'ébranle, se précipite sur les pas de Navailles; l'ennemi est culbuté et poursuivi jusqu'aux portes de Crémone, et ne trouve de sûreté que sous le canon de cette ville.

En 1674, le prince d'Orange fuit devant le prince de Condé, et met la Meuse entre ce foudre de guerre et lui; les troupes qu'il commande osent se retourner, et de-

succès, ils se déterminent à présenter la bataille, et déjà leur ligne se déploie. Le général en chef rassemble ses troupes et commande l'attaque; elle fut terrible : l'ennemi opposa une résistance opiniâtre, le terrain est disputé la baïonnette en avant; tout faiblit, tout cède, les rangs sont rompus, l'Autrichien fuit et laisse plus de six cents prisonniers sur la place ; l'armée reste victorieuse à Dégo : Lannes eut une grande part aux périls et aux triomphes de cette journée.

Le 18 floréal an 4, l'armée française s'avance en Italie, et partout elle est victorieuse, malgré les efforts réunis de l'Autriche, malgré les intrigues du cabinet de Londres et l'or qu'il répand pour corrompre quelques petits souverains, et organiser les assassinats. Généraux et soldats veulent à l'envi signaler leur courage. Lannes, qui venait d'être nommé adjudant-général, veut se rendre digne d'un choix qui honore le chef et le soldat. L'avant-garde de l'armée est sur les rives du Pô; déjà un bataillon de grenadiers en

mandent au prince à se mesurer encore avec les Français : Guillaume seconde leur ardeur, et la plaine de Trésignies voit les armées en présence. Les confédérés s'avancent avec une assurance qui avait quelque chose d'imposant; ils passent le ruisseau du Senef. Condé, qui observe tous leurs mouvements, met l'épée à la main : le choc est terrible; long-temps la victoire balance entre les deux partis ; il fallut forcer des retranchements, s'emparer des positions que la nature semblait avoir réservées au prince d'Orange. Mais Condé commandait à des braves : l'ennemi est pressé de toutes parts ; le désordre se met dans ses rangs ; ils abandonnent leurs armes, leurs bagages, et fuyent : le duc de Navailles eut encore, après Condé, toute la gloire de cette journée ; il avait combattu à la droite au commencement de l'action ; dans le fort de la mêlée, il passa à la gauche, et suivi de seize cents hommes, il attaqua quatorze bataillons retranchés derrière un village et soutenus de toute leur armée ; il les prit en flanc, les tailla en

a mesuré la largeur et s'avance; Lannes, impatient, se porte à leur tête : *Camarades*, leur crie-t-il, *ne regardons point les flots, ne voyons que les ennemis.* Soudain il s'élance, et le fleuve voit ses bords franchis. L'ennemi, étonné de tant d'audace, fuit épouvanté et se retranche au village de Fombio : huit mille hommes d'infanterie, soutenus de deux mille cavaliers et protégés par vingt pièces de canon, se croyaient inexpugnables ; ils sont attaqués, dispersés et poursuivis jusqu'à l'Adda.

Harcelés de tous côtés, voyant que rien ne peut résister aux savantes manœuvres et à l'intrépidité des généraux et des soldats Français, les coalisés se décident à tenter un dernier effort et se réunissent dans l'espoir d'abattre d'un seul coup le colosse français. La plaine de Marengo devient le théâtre qui va voir terminer une guerre cruelle. Toute l'Europe a les yeux fixés sur les deux armées : la victoire va décider du sort d'un des deux partis; déjà les fers sont prêts pour enchaîner les vain-

pièces, et assura les derniers coups que Condé portait aux confédérés. Le prince en témoigna publiquement au duc de Navailles sa satisfaction.

En 1669, Navailles fut chargé de porter du secours à Candie : à peine ses troupes furent-elles débarquées, qu'il fondit sur les Turcs, les battit en divers combats où il se distingua par sa valeur intrépide; mais la mésintelligence s'étant mêlée parmi les chefs, il revint en France.

cus. Le signal est donné de part et d'autre; on s'approche, et la mort vole de tous côtés; les plus intrépides la trouvent dans les rangs ennemis, les autres l'attendent de pied ferme sous leurs drapeaux : on se heurte, on se bat sur chaque point; jamais on ne vit tant d'audace, tant de fermeté, tant d'impétuosité, tant de sang-froid. Lannes est à la tête des grenadiers de la garde des consuls, avec la division Watrin; il soutient un choc terrible; il se montre dans cette journée grand capitaine et grenadier intrépide; il se précipite comme la foudre sur les phalanges ennemies, et elles sont enfoncées. Lannes contribua au gain de cette bataille, qui mit en défaut les projets des coalisés, les força à céder les places les plus fortes, et entoura la France d'une auréole immortelle de gloire. Les consuls décernèrent à Lannes un sabre qui honore les gouvernants et le héros.

Lannes suivit Napoléon en Egypte : les Turcs se souviendront long-temps des combats que leur livra Lannes; mais le

courage de nos braves ne put tenir contre l'intrigue et la corruption du cabinet de Saint-James, et la France revit ce héros.

J'ai dit que Lannes était l'ami de Napoléon. Entre un grand nombre de traits qui le prouvent, je citerai celui-ci : Au combat sanglant près d'Arcole, Lannes, toujours dans la mêlée, reçoit une blessure profonde; il est obligé de quitter le champ d'honneur pour aller s'étendre sur un lit de douleur.

Il apprend le lendemain que les ennemis, revenus en force, disputent avec avantage le terrain à nos troupes ; que Napoléon, étonné de tant de résistance, a engagé un nouveau combat, qu'il est terrible, que son ami, son général marche lui-même à la tête des colonnes, qu'il les conduit à l'ennemi. Lannes veut partager la gloire du général et le danger de Napoléon ; il se jète à bas de son lit, s'arrache des bras de ceux qui le gardent, saute à cheval, arrive sur le terrain : les balles, la mitraille qu'il entend siffler, qu'il voit voler autour de lui, lui indiquent que c'est

là où est Napoléon et que sa place est à ses côtés; il se précipite dans les rangs et reçoit encore un coup de feu qui l'étend sans connaissance (7).

GASSION

ET

NEY.

13

GASSION,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Il naquit à Pau. — Il sert en Piémont. — Il passe en Suède. — Il apprend sous Gustave l'art de la guerre. — Il repasse en France. — Son caractère bouillant. — Il est appelé le nouveau Crillon. — Il sert avec Tavanes, la Meilleraye, d'Espenan. — Siége de Dunkerque. — Journée de Rocroy. — Le duc d'Enghien fait l'éloge de Gassion. — Siége de la Bassée. — Il donne trois-quarts d'heures au commandant pour se rendre. — Siége de Thionville. Il reçoit une blessure. — Ses paroles mémorables.

LA ville qui fut le berceau d'Henri IV vit aussi naître Gassion, en 1609. Il commença ses premières armes en Piémont,

NEY.

MARÉCHAL D'EMPIRE,

Chevalier de l'Ordre du Christ.

Son origine. — Il est toujours aux avant-gardes. — Son intrépidité. — Il est appelé l'infatigable. — Son caractère. — Il est fait général sur le champ de bataille. — Il a deux chevaux tués sous lui. — Siége de Philisbourg. — Journée de Sutsbach. — Éloge de la conduite que Ney y tient. — Siége de Wurtzbourg. — Il somme le gouverneur de se rendre. — Sa réponse aux propositions du gouverneur. — Il est blessé à Thur. — Ce qu'il dit sur le champ de bataille.

NEY vit le jour à Sarre-Louis, le 10 janvier 1769. Il combattit presque toujours aux avant-gardes des armées de Sambre et

et passa ensuite sous les drapeaux de Gustave, roi de Suède; ce fut près de ce grand homme qu'il apprit l'art de la guerre, et l'écolier fut bientôt remarqué par le maître qui l'attacha à sa personne, en lui donnant le commandement de ses gardes. A la mort de ce prince, Gassion revint en France, et se signala dans toutes les occasions où il fallait faire *une belle et bonne action.* Gassion était vrai, franc, bon, généreux, intrépide soldat, un peu *haut de la main,* mais modeste, désintéressé, ami fidèle, et point du tout courtisan. Partout il se montrait le premier aux postes les plus périlleux; son activité, son intrépidité lui valurent le surnom d'un autre Crillon; le duc d'Enghien faisait le plus grand cas de sa personne; de plus, il sut plaire à Richelieu qui n'aimait rien, et ce ne fut pas son moindre mérite.

Gassion partagea tous les dangers et la gloire des grands capitaines, tels que La Meilleraye, Gesvres, Tavannes, Sirot, Sennecterre, Lhopital, d'Espenan, et de tant d'autres dont les noms ne périront

Meuse, du Nord, du Danube, d'Helvétie, du Rhin, etc. Il déploya tant d'intrépidité, de constance, de courage, de sang-froid, qu'on le désigna dès les premières campagnes, sous le nom d'*Infatigable*. Ney est un de ces caractères qui trouvent toujours la gloire trop lente, et qui veulent rapprocher la postérité en fixant sur eux à chaque instant les regards étonnés de leurs contemporains. Il fut fait général sur le champ de bataille par Kléber, à la journée du 20 thermidor an 3, où il eut deux chevaux tués sous lui. Ney est ennemi de l'intrigue, de la basse adulation; il jouit du rare avantage d'être aimé même de ses rivaux: les généraux sous les ordres desquels il servit, rendirent publiquement justice à son mérite et à sa modestie surtout, qui lui fit refuser plusieurs fois le prix dû à ses qualités militaires et à ses vertus.

Ney associa ses travaux et sa gloire aux généraux Kléber, Moreau, Massena, Collaud, Grenier, et son pays a déjà placé son nom auprès de ces grands hommes qui, tout entiers à sa gloire, ont versé leur sang pour sa défense et son bonheur.

jamais, et dont la patrie conservera le plus tendre souvenir.

Au siège de Dunkerque, Caracène, qui s'était tenu long-temps éloigné de la place, se dispose à passer la Lys; Gassion, qui voit son mouvement, se détache pour courir au-devant de lui : il arrive sur le bord du fleuve; il aurait pu, en se détournant, le traverser aisément sur un pont large et commode; mais il est impatient d'en venir aux mains, il se précipite dans les flots, les traverse à la nage suivi de ses braves, rencontre Caracène, l'attaque, le bat, et lui fait des prisonniers malgré la supériorité du nombre.

Gassion était maréchal-de-camp du duc d'Enghien à la journée de Rocroi, et le prince dit hautement que Gassion y avait eu la plus grande part : cet aveu les honora tous deux.

La Bassée est assiégée par Gassion : un feu terrible fait en peu de temps une brèche; sitôt qu'il la croit praticable, il fait avertir le commandant qu'il va livrer l'assaut; celui-ci demande quatre heures pour se

Le 12 brumaire an 7, le prince Charles conduisit au siège de Philisbourg un corps considérable de troupes; Ney, avec son avant-garde qui se trouvait tellement loin du corps d'armée qu'elle ne pouvait en recevoir de secours, se voit attaqué et un moment même enveloppé; mais Ney, qui ne connaît point d'obstacles, ne prend conseil que de son courage; il ose attaquer le prince, parvient à se faire jour à travers les phalanges ennemies et se replie, en combattant, sur l'armée. Au passage de la Sieg, même audace, même succès.

Le général qui commandait à la journée de Sutzbach donna publiquement au général Ney des éloges sincères sur la résistance opiniâtre qu'il opposa avec tant de courage et de sang froid au général ennemi Hohenlohe, dont l'artillerie le foudroya, et qui ne put l'empêcher de faire sa retraite, après huit heures de combat.

Les Autrichiens s'étant retirés de Wurtzbourg, il n'y restait que la garnison du prince, forte de deux mille hommes d'infanterie et de trois cents chevaux : Ney,

reconnaître. Gassion tire sa montre, la met sur le fossé, et déclare que *si dans trois quarts d'heure qu'elle sonnera, la place n'est pas rendue, il n'y a plus de quartier à espérer.* Le commandant effrayé remet les clefs.

Au siège de Thionville, Gassion est dangereusement blessé ; on lui conseille de se faire transporter dans une place voisine : *Je suis bien ici*, dit-il, *je veux mourir au camp, ou voir la ville prise ; je m'occuperai du soin de ma vie quand nous aurons vaincu.*

encore adjudant-général, arrive devant cette place le 6 thermidor an 3, suivi seulement de trois cents hommes; il chassa devant lui quelques détachements ennemis qu'il rencontra, et sut si bien profiter du terrain, et faire manœuvrer si adroitement une centaine de cavaliers qui l'accompagnaient, qu'il parut se multiplier dans la plaine. Du haut des murailles, la garnison l'observe avec étonnement; Ney s'avance, ose sommer le gouverneur de se rendre sur-le-champ; celui-ci propose de dresser les articles d'une capitulation. *Des articles!* répond Ney, *il n'en faut qu'un, celui de vous rendre;* et le commandant étonné ouvre ses portes.

Les ennemis, avec un renfort de douze mille hommes, attaquent les Français sur la ligne de la Thur; le combat s'engage à la pointe du jour, et se prolonge fort avant dans la nuit: Ney, à la tête de l'avant-garde, brave la mousqueterie et le feu des batteries; il est blessé; on veut l'entraîner hors du combat: *Ce n'est rien*, dit-il, *laissez-moi enfoncer cette ligne*,

et nous parlerons de cette égratignure ; il pique des deux, se mêle dans les rangs ennemis, est de nouveau blessé, mais il entend crier, *Victoire !*

CARAMAN

ET

BESSIÈRES.

CARAMAN,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Il commence sa carrière sous les yeux de Villars. — Il se distingue dans les combats qui ont lieu entre les Français, le prince Eugène et Marlborough. — Attaque entre Hilleswui et Néepart. — Son sang froid. — Son intrépidité. — Il triomphe de tout. — Assure la victoire. — Il reçoit le bâton de maréchal. — Son éloge.

CARAMAN fit l'apprentissage du métier de la guerre sous les yeux de Villars, qui eut souvent occasion de lui témoigner publiquement le cas qu'il faisait de son mérite. Le comte de Caraman s'était signalé dans les différentes actions qui eurent lieu entre les Français, le prince Eugène et

BESSIÈRES,

MARÉCHAL D'EMPIRE.

Chevalier de l'Ordre du Christ.

Sa naissance. — Napoléon le distingue parmi les braves, et l'attache à sa personne. — Son caractère. — Rivoli. — La Favorite. — Le Nil. — L'Égypte. — Marengo. — Il charge l'ennemi à la tête de trois cents cavaliers. — Il reçoit le bâton de maréchal. — Son éloge.

BESSIÈRES naquit à Pressac, en 1769; son activité, son courage, son intelligence, lui valurent les regards du plus grand des capitaines; Napoléon le distingua au milieu des camps et l'attacha à la gloire en l'attachant à sa personne ; il le nomma chef d'escadron des guides. Bessières justifia l'opi-

le duc de Marlborough; partout il avait montré un sang-froid et une intrépidité à toute épreuve : on le voyait toujours se porter où les dangers étaient les plus grands; son ardeur impatiente le faisait toujours courir au poste qui lui semblait offrir un laurier. Chaque pas qu'il fit dans la carrière des armes fut un triomphe pour lui; il mit le comble à sa gloire, en 1705, à l'attaque entre Hilleswui et Néepart, dans le pays de Liége.

Mécontent de la conduite du prince de Bade, qui avait dérangé le plan de sa campagne, et honteux d'avoir été forcé de rester dans l'inaction à la vue de Villars, le duc de Marlborough résolut de se venger sur le maréchal de Villeroi des désagréments qu'il avait éprouvés; il marche à sa rencontre et le force à se replier sur Hui, dont il s'empare. Villeroi veut se rallier, mais le duc ne lui en laisse pas le temps; il le harcèle, le poursuit, l'atteint, le serre de près et l'attaque avec des forces bien supérieures. Les Français, plus surpris qu'étonnés, soutinrent le choc avec

nion que le chef de l'armée avait conçue de son mérite militaire et de ses qualités personnelles ; il se montra toujours inviolablement attaché à ses devoirs et à son héros : à Rivoli, à la Favorite, sur les bords du Nil, sous le ciel ardent de l'Égypte, Bessières fit des actes de bravoure et de dévouement.

Le champ de Marengo, qui vit tant de hauts faits, fut témoin de la conduite valeureuse de Bessières. Tout conspire contre la France, tous ses ennemis se réunissent pour l'attaquer, la combattre, la vaincre et l'enchaîner; les généraux ennemis, honteux d'avoir vu leur tactique et trente ans de gloire flétris par des troupes qui entrent à peine dans la carrière, sont tous déterminés à disputer le terrain pas à pas, et à fixer la victoire sous leurs enseignes. Mars a donné le signal, tout s'ébranle de part et d'autre; on marche, on se précipite, on en vient aux mains; la mort plane et s'abat sur les deux partis : Bessières, au milieu du bruit affreux des armes, s'avance à la tête de cent vingt

fermeté ; la cavalerie, après un combat opiniâtre, voit ses rangs enfoncés ; l'ennemi profite de ses avantages et va assurer la victoire.

Il faut fuir ou périr : Caraman rassemble quelques escadrons, les forme en colonne, s'avance dans la plaine et au pas, avec une contenance assurée, donne ainsi le temps aux troupes de se réunir ; le duc de Marlborough, qui voit cette manœuvre, vole au-devant du comte pour le combattre ; celui-ci ordonne la charge, et le duc est obligé de céder. Caraman, par ce coup d'éclat, décide le succès de l'armée.

L'éloge de Caraman est fait, quand on sait qu'il fut estimé particulièrement de Villeroi et de son roi.

Les courtisans, pour la première fois peut-être, virent sans jalousie le mérite récompensé.

La récompense fut digne de l'action ; Louis XIV nomma le duc de Caraman grand Croix de l'Ordre royal et militaire de St.-Louis, avant même qu'il y eût une place vacante.

cavaliers seulement, charge la cavalerie ennemie avec tant de force et de courage, qu'il l'enfonce, porte le désordre dans les rangs; le mouvement de terreur se communique à l'armée ennemie, et la déroute commence où Bessières s'est montré.

Celui qui avait guidé la garde consulaire dans cette action mémorable, était digne de la commander; Napoléon nomma Bessières pour être à sa tête, et quelque temps après il l'honora du bâton de maréchal d'Empire.

Cette dignité ajouta à l'idée qu'on a de la justice de Napoléon, et tout le monde applaudit.

Bessières, jouissant près de Napoléon des honneurs dus à sa bravoure et de la considération due à sa personne, est honorablement loué.

GUEBRIANT
ET
DAVOUST.

GUEBRIANT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Son caractère. — Ses exploits. — Il passe dans la Valteline. — Il va au siége de Blétérans. — Comme il s'y comporte. — Ses jours sont en danger. — Son sang froid. — Ses succès en Allemagne. — Mort du duc de Weimar. — Guebriant retient les révoltés sous ses drapeaux. — Guerre en Lorraine — Il rencontre Charles IV et le duc de Bavière. — Ils évitent le combat.

GUEBRIANT (Jean-Baptiste Budes, comte de), maréchal de France, était originaire de Bretagne ; il y vit le jour en 1602.

Pour les lecteurs familiarisés avec les

DAVOUST,

MARÉCHAL D'EMPIRE,

Chevalier de l'Ordre du Christ.

Sa naissance. — Corps dans lequel il fait ses premières armes. — Bataille de Jemmapes. — Il veut arrêter les complots de Dumourier. — Bataille de Nerwinde. — Son discours aux troupes qui fuyaient. — Siége de Luxembourg. — Action intrépide qu'il y fait. — Il va cueillir de nouveaux lauriers en Égypte. — Bataille de Marengo. — Passage du Mincio.

DAVOUST (Louis-Nicolas), né à Annoux, département de l'Yonne, le 10 mai 1770. L'Ecole militaire de Paris fut son berceau; il y fut le compagnon du héros sous les yeux duquel il combattit tant de fois. Il

noms des grands capitaines, des sujets fidèles, des généraux habiles, des hommes de bien qui ont illustré les beaux siècles de la France, le nom de Guebriant doit réveiller chez eux d'heureux souvenirs; il est consacré dans toutes les histoires du temps; il se trouve dans toutes les annales de la valeur, de l'intrépidité et du sang-froid. La vie de Guebriant offre un tissu de belles et bonnes actions, que couronna une mort glorieuse au milieu et sur le théâtre de ses exploits. Ses maîtres n'eurent pas de guerrier plus brave, de serviteur plus attaché, et les soldats, de chef qui mérita mieux leur confiance. Guebriant fut honoré de l'estime particulière du duc de Weimar qui, en mourant, lui légua ses armes.

En Allemagne, le général Galas veut inquiéter notre armée. Guebriant, à la tête des mousquetaires, ose se jeter dans ses rangs, les enfonce sur différents points, taille en pièces plusieurs pelotons, enlève des guidons, et par cet acte d'intrépidité, détruit l'orgueilleuse espérance

était, en 1785, sous-lieutenant au régiment de cavalerie Royal-Champagne. En 1790, Davoust fut nommé chef de bataillon au 3e. de l'Yonne ; sa bravoure connue, son caractère de franchise, d'intrépidité, et la pureté de ses intentions, lui valurent cet honneur. Il ne tarda point à justifier le choix que ses concitoyens avaient fait de lui. Dans toutes les occasions où le plaça la volonté de ses chefs, il sut se concilier leur estime, mériter leurs suffrages et la confiance du soldat.

Il fut l'ami du Bayard français. Desaix se plaisait dans son intimité.

Quelques jours avant la bataille de Jemmapes, Davoust, qui brûlait du desir de payer sa dette à sa patrie, faisait une petite guerre bien meurtrière à l'ennemi; il lui surprit souvent des postes près de Condé. Ces fréquentes excursions furent d'une grande utilité au corps d'armée ; elles dérangèrent les plans ennemis. Davoust y déploya l'habileté d'un militaire qui sait asseoir un camp, prendre une position, ordonner et diriger une attaque ; il pré-

qu'avait conçue Galas de surprendre nos postes.

Le cabinet de Versailles voulant grossir l'armée du duc de Longueville des forces qui occupaient la Valteline, Guebriant fut chargé de diriger sa marche, et il s'en acquitta avec gloire. A peine eut-il joint le duc, que les opérations commencèrent par le siège de Blétérans. Un marais large et profond, qui environnait cette ville, en rendait les approches très-difficiles; une batterie formidable, dont ses murs étaient hérissés et qui vomissait sans relâche la mort et l'effroi sur les assiégeants, ajoutait encore aux dangers de l'entreprise. Mais rien peut-il arrêter l'impétueuse ardeur des Français? leur artillerie bien servie a bientôt fait brèche; Guebriant s'y porte un des premiers; il tombe renversé dans le fossé, est foulé aux pieds et presque perdu dans la boue; il se relève baigné dans son sang et revient à l'assaut; tout se presse sur ses pas: officiers et soldats, tous briguent l'honneur d'entrer le premier dans la ville. Les assiégés opposent une résistance opi-

ludait ainsi à de plus grandes opérations. Plus d'une fois il se jeta dans les bataillons ennemis, les enfonça, et y porta le désordre.

Davoust fut long-temps dans l'inaction. C'était la tactique des gouvernants d'alors d'enchainer le courage d'un brave, par cela même qu'il l'avait reçu avec le sang..... Il fut enfin rendu à la gloire et à ses compagnons d'armes. Luxembourg le vit sous ses murs.

Avec quatre mille hommes, il obtint les plus grands avantages snr l'ennemi; ce fut à ce siège qu'il fit une de ces actions mémorables que notre histoire peut seule offrir, parce qu'un Français peut seul l'entreprendre. Davoust forma le projet de détruire un moulin dont les assiégés tiraient leurs subsistances. Ce moulin se trouve dans l'intérieur des ouvrages de la place, et protégé par des batteries; mais tout est calculé, excepté les dangers. A la faveur de la nuit, Davoust se met à la tête des grenadiers du premier bataillon des Vosges; il franchit avec des planches

niâtre; le terrain est disputé pas à pas; il est couvert de morts et de blessés : le courage redouble avec les dangers. Guebriant se précipite à la tête des assaillants, et sa présence décide la victoire. L'ennemi, étonné de tant d'audace, est ébranlé; il recule, il fuit.....

Après la mort du duc de Weimar, les troupes sous les ordres de ce général eurent un instant l'idée de vouloir se vendre à l'empereur. Guebriant en est instruit : *Eh quoi!* dit-il aux révoltés, *voulez-vous fouler aux pieds toutes les lois de l'*HONNEUR? Ce mot HONNEUR fut un foudre dans la bouche d'un homme irréprochable; tout rentra dans le devoir, et sa fermeté conserva à la France de vieilles bandes qui l'honorèrent encore par leurs actions héroïques.

En 1638, Guebriant servit sous les ordres du duc de Weimar, et partagea les lauriers qui couvrirent les armes de ce guerrier, comme il avait partagé ses dangers. Cette même année, Guebriant, par sa fermeté, sauva l'armée au passage du Rhin.

les palissades, enlève plusieurs factionnaires qui se trouvent dans le chemin couvert, parvient au mouliné, gorge le poste de quarante-quatre hommes qui le gardent, met le feu au bâtiment et se retire.

Dumourier perd la bataille de Nerwinde, veut traiter avec l'ennemi et lui livrer des places fortes; plusieurs officiers cherchent à entraîner dans son parti les troupes sous leurs ordres. Davoust l'apprend, il harangue les soldats : *Amis*, leur dit-il, *n'êtes-vous plus Français, l'honneur n'est-il plus sacré pour vous? Vous voulez déserter vos drapeaux, et c'est pour vous ranger sous ceux de nos ennemis! eh bien, partez! moi je suis à mon poste, et j'y mourrai.* Ce discours ramena la confiance, et Davoust eut la gloire de conserver des braves à la patrie. Il voulut oser davantage; la fuite de Dumourier ne lui laissa pas le temps d'exécuter son hardi projet.

Tous les climats sont bons pour un Français qui veut moissonner des lauriers. Davoust est un des braves qui suivent Na-

Après les combats sanglants de Clopental et de Wostembutel, Guebriant gagna, en 1641, la bataille d'Ordingen près de Cologne.

Pendant les guerres de Lorraine, Guebriant rencontra Charles IV et le duc de Bavière. L'armée du maréchal était peu nombreuse, et les princes semblaient devoir l'écraser; ils lui présentèrent la bataille; Guebriant l'accepta *avec gaîté*, se retourna vers ses soldats et leur dit : *Dieu soit loué qui nous a donné cette bonne aventure; nous les battrons assurément, si mes compagnons se veulent souvenir et se servir du même courage qu'ils ont montré dans les autres occasions.* Les deux princes n'attendirent pas l'évènement, et se retirèrent.

poléon et sa fortune sous le ciel ardent de l'Egypte.

Sonnagui, Thatæ, les Mameluks, les Arabes d'Yambo, etc., ont vu Davoust affronter la mort avec les phalanges françaises. Au combat mémorable de Thèbes, c'est Davoust qui, à la tête de la cavalerie, force Mourad-Bey à donner le signal de la retraite. Je n'ai rien vu de beau, disait Desaix, comme cette attaque de Davoust.

La Haute et la Basse Egypte attestent à tous la valeur, l'intrépidité, le sang-froid et l'habileté du général Davoust.

S'il est le premier à se mesurer avec les ennemis, il est aussi le dernier à revoir sa patrie. Ami de Desaix, il part avec lui, et partage avec lui les fers dont on charge ses mains pures et victorieuses.

Napoléon tient dans ses mains les destinées de la France, de l'Europe; Marengo a vu l'hydre de la coalition s'abattre dans ses champs; mais elle se relève plus audacieuse encore; elle lance encore des tourbillons de soufre et de bitume empoi-

sonnés. Il faut encore la poursuivre : Davoust reçoit le grade de général de division, commandant la cavalerie de l'armée d'Italie.

Ainsi que le Rhin, le Mincio a vu ses flots traversés par notre héros : une colonne de deux mille grenadiers hongrois résiste avec avantage aux efforts de nos troupes. Davoust, qui ne voit que la gloire de l'entreprise et l'honneur du succès, n'est point effrayé du nombre des ennemis. *Amis*, s'écrie-t-il aux soldats, *nous ne sommes qu'une poignée, mais une poignée de braves ; vous voyez ces grenadiers hongrois, allons ! la charge, et ils vont être vaincus*. Davoust, suivi du général de brigade Rivaud, de l'adjudant Lavalette et de quelques autres, s'élance le premier ; l'attaque est terrible ; la victoire balance long-temps ; Davoust la fixa devant lui : l'ennemi culbuté nous laissa maîtres du champ de bataille.

VIEILLEVILLE

ET

MORTIER.

VIEILLEVILLE,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Son caractère. — Il est honoré de l'estime particulière d'Henri II. — Siège de Thionville. — Bataille de Cérisolles. — Siége de Landrecies, d'Hesdin. — Il est envoyé en Allemagne et en Suisse. — Il est fait Maréchal de France.

VIEILLEVILLE (François Scepeau de la) naquit dans l'Anjou en 1510; il fut d'abord lieutenant de la compagnie des gendarmes du maréchal St-André. Ce grand homme de guerre qui découvrit dans la Vieilleville, jeune encore, le germe de ce qu'il pouvait devenir, le présenta à la cour et le fit connaître. La Vieilleville conserva

MORTIER,

MARÉCHAL D'EMPIRE,

Chevalier de l'Ordre du Christ.

Sa naissance. — Ses premières armes, à Nerwinde, à Jemmapes, à Honscoote. — Éloge que fait Kléber de Mortier. — Déblocus de Maubeuge. — Affaire d'Altenkirken. — Passage de la Nidda. — Reddition de Francfort. — Journée d'Offenbourg. — Entre dans l'Hanovre.

MORTIER (Édouard-Adolphe-Casimir-Joseph), né à Cambrai, fit sa première campagne en 1791, dans le premier bataillon des volontaires du département du Nord. Une fois sous les drapeaux de l'honneur, on le vit toujours aux avant-postes ; il est aujourd'hui décoré des premières dignités militaires, où il monta par

17

pour le maréchal un attachement sacré. Il fut tout-à-la-fois savant capitaine et bon soldat : sur le champ de bataille, il animait tout par son exemple. Inviolablement attaché à son roi et à sa gloire, par-tout il se signala par sa bravoure et sa bonne conduite. Henri II avait pour lui une estime toute particulière ; souvent il lui confia des emplois importants, et la Vieilleville justifia le choix de son prince. La Vieilleville était doux, serviable, toutes ses actions l'honorèrent; il entrait à peine dans la carrière, que déja la renommée l'avait recommandé à la postérité.

Au siège de Thionville, en 1558, son adresse acheva ce que son intrépidité avait commencé ; malgré une blessure qu'il reçut, il ne voulut point se retirer, et il continua de combattre avec la même valeur et le même sang-froid.

Les plaines de Cerisoles furent témoins de son intrépidité en 1544.

A Perpignan, à Landrecies, à Saint-Dizier, à Hesdin, à Péronne, la Vieilleville partagea les lauriers comme il avait

degrés, et son avancement fut toujours la récompense d'un service rendu à son pays; il fut long-temps sans obtenir un commandement d'armée. A Jemmappes, à Nerwinde, Mortier se fit distinguer; à la bataille d'Honscoote, il fut nommé adjudant-général. L'œil fixé sur les généraux Lefevre, Kléber, Massena, Mortier s'instruisit à leur école, et ne tarda pas à se rendre digne d'être placé sur la même ligne que ces grands modèles. Si le courage de Mortier le rendit redoutable aux ennemis, sa douceur, son urbanité, lui firent des amis de tous ceux qui servaient sous ses ordres. *Avec de pareils chefs*, écrivait le général Kléber après le combat d'Hirsheid, *on se dispense de compter le nombre des ennemis.*

Le 16 octobre 1793, au déblocus de Maubeuge, Mortier se couvrit de gloire en avant du village de Dourlens. L'ennemi s'y logea trois fois, et trois fois il en fut chassé; Mortier se montra partout, et reçut un coup de mitraille qui, loin de ralentir son courage, ne le rendit que plus

partagé les travaux ; son nom se trouve dans toutes les annales françaises à côté des généraux les plus renommés, et sur la liste de tous les braves.

La Vieilleville fut encore chargé par Henri des négociations les plus importantes, tant en Allemagne qu'en Suisse ; dans toutes les cours où il traita des intérêts de son roi, il déploya une adresse, une fermeté qui lui concilièrent l'esprit de tout le monde.

Henri mit le comble aux bienfaits dont il se plaisait à honorer la Vieilleville, en lui donnant le bâton de maréchal de France en 1562.

La Vieilleville se dérobait toujours aux honneurs qu'on voulait lui rendre dans les villes où sa réputation de grand capitaine et d'honnête homme l'avait devancé.

impétueux. Mortier, à la bataille de Fleurus, reçut les éloges les plus flatteurs et les mieux mérités, pour sa bonne conduite, son intelligence et sa bravoure.

Mortier, guerrier courageux et infatigable, semble se multiplier pour se montrer aux postes les plus périlleux. A Altenkirken, il tourne l'ennemi et taille en pièces sa cavalerie; il passe de vive force la Nidda; Francfort est bombardé. Mortier, après avoir payé de sa personne, traite avec l'ennemi de la reddition de la ville, et le négociateur ne perdit pas devant le guerrier. A la retraite de l'armée du Danube, après la bataille de Neptingen, Mortier, en avant d'Offenbourg avec un petit corps composé de deux mille trois cents hommes seulement, arrête les mouvements de l'ennemi, et le force à la défensive. De nouveaux triomphes l'appèlent en Helvétie : Massena va se mesurer avec Souwaroff dans le Mulhenthal; en vain le vieux général épuise toutes les ressources d'un art qu'il connaît si bien, tous ses plans, tous ses projets sont déjoués, renversés,

et ses phalanges, invincibles jusqu'alors, trouvent leur défaite et leur honte. Elles fuient, et Mortier les harcèle encore; il remplit les ordres de Massena avec tant de précision, son mouvement est si bien exécuté, que l'Helvétie se voit pour toujours délivrée de la présence de l'armée russe.

Le traité d'Amiens est violé; Mortier marche sur l'Hanovre, et Cambridge fuit avec l'agilité d'un cerf devant les braves que le héros français conduit à travers des plaines arides, des bruyères et des marais fangeux; tout plie à l'aspect de nos drapeaux.

La ville qui vit naître le maréchal Mortier voulut consacrer sa mémoire et ses services par l'érection de sa statue; mais il a refusé cet honneur avec autant de grace que de modestie.

LUXEMBOURG
ET
JOURDAN.

LUXEMBOURG,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Sa naissance. — Son caractère. — La calomnie l'attaque. — La conquête de la Franche-Comté. — La campagne de Hollande. — Sa belle retraite. — bataille de Senef. — Siége de Charleroi. — Bataille de Fleurus. — De Lens. — De Steinkerque. — De Nerwinde.

LUXEMBOURG (François-Henri duc de), naquit en 1628. Ce fut sous les yeux du grand Condé qu'il fit l'apprentissage d'un art dans lequel il devint bientôt un grand maître. Il n'avait que 15 ans lors de la bataille de Rocroy, et s'y fit remarquer. Son esprit naturellement avide d'apprendre, s'orna des

JOURDAN,

MARÉCHAL D'EMPIRE,

Chevalier de l'Ordre de St.-Hubert.

Le lieu de sa naissance. — Ses qualités. — Il est blessé à Honscoote. — Affaire de Watignies. — D'Arlon. — Passage de la Sambre. — Siége de Charleroi. — Bataille de Fleurus. — Rupture du traité de Bâle. — Il entre en Allemagne. — Il est disgracié. — Il est nommé administrateur du Piémont. — Son humanité.

JOURDAN (Jean-Baptiste), vit le jour à Limoges, le 29 avril 1762. Confondu quelque temps dans les rangs d'un des bataillons de la Haute-Vienne, Jourdan à qui la gloire avait assigné une des premières places dans son temple, s'avança à pas de géant dans la carrière qu'il devait illustrer. En toute

plus sûres comme des plus brillantes connaissances. Il acquit en peu de temps une grande justesse d'idées ; l'air des cours n'avait jamais altéré la franchise de ses manières. Celui des camps convenait à son caractère. Il supportait aisément les fatigues et les privations inséparables du métier de la guerre. L'amour de la gloire était sa passion dominante.

La calomnie osa souvent essayer de ternir l'éclat de la vie du maréchal de Luxembourg ; si ses efforts ne furent pas toujours impuissants, le temps qui découvre tout, l'a justifié, et les reproches de férocité qu'on a faits au maréchal, sont retombés sur leurs auteurs. La postérité a fait justice de ces libelles, enfants de l'envie et de la perfidie.

Ce fut à la conquête de la Franche-comté que le jeune Henri déploya ses talents militaires; il y servait en qualité de lieutenant-général.

Il commanda en chef pendant la guerre de 1672, et fit la campagne mémorable de Hollande. Il prit Grool, Dewenter,

occasion il se montra aussi jaloux de se faire distinguer par sa valeur que par ses bonnes qualités. Brave soldat, général habile, bon citoyen, il sut se concilier en tout temps l'approbation des chefs par ses succès, l'estime de ses égaux par son urbanité, l'amitié de ses subordonnés par sa bonté, et les ennemis lui doivent de la reconnaissance, pour avoir obéi plus souvent à la voix de son cœur généreux, qu'aux ordres cruels que lui envoyèrent des gouvernants féroces.

Jourdan sut toujours faire avec ses troupes un échange de confiance qui leur valut à tous la victoire.

A Honscoote, le sang de Jourdan rougit les lauriers qu'il cueillit comme soldat et comme général. Les plaines de Watignies furent témoins de son intrépidité. Le bourg d'Arlon vit la défaite des autrichiens. La Sambre étonnée l'a vu franchir ses rivages à la tête de 40,000 hommes, et mettre le siège devant Charleroi. Après six jours de tranchée ouverte, la garnison capitule, et c'est par l'occupation de cette place im-

Coowerden, Swol, Campen, et défit les armées de l'état, près de Bodegrave et de Wœrden.

Les historiens hollandais ont osé imprimer que le maréchal partant pour cette dernière expédition avait dit à ses troupes : *Allez, mes enfants, tuez, pillez, volez, violez*, etc. En convenant que celui qui aime la gloire, est souvent obligé de fermer son cœur à la pitié, il est toujours impossible de croire que cet ordre soit sorti de la bouche du maréchal de Luxembourg. S'il avait pu le donner, ceux qui l'auraient exécuté n'auraient été qu'un ramas de brigands, et la victoire n'aurait pas toujours suivi leurs drapeaux. Les troupes de Luxembourg étaient disciplinées puisqu'elles triomphèrent par-tout : la discipline est l'ame des armées, et des armées disciplinées n'admettent point de bourreaux sous leurs bannières.

Ce fut après l'affaire de Bodegrave, que Luxembourg fit cette belle retraite si

portante que Jourdan préluda à la célèbre bataille de Fleurus. Ces champs couverts deux fois, en 1662 et en 1590, des débris de l'armée espagnole et de celle des alliés, le fut encore des drapeaux que laissa en fuyant le prince Cobourg.

L'attaque fut terrible. Trois fois les Français inquiétés, écrasés par le feu d'une redoute formidable, hérissée de pièces d'artillerie, sont obligés de se réfugier derrière leurs retranchements ; mais ils ont promis de vaincre, et fidèles à leur serment ils retournent à la charge. Vingt fois repoussés, ils y revièenent encore. Généraux et soldats, tout ne semble en un instant qu'une tête, qu'un bras. On ordonne un mouvement général : tout se meut, tout s'agite, tout marche, tout se précipite, tout frappe ; et l'ennemi est enfoncé sur tous les points. La nuit vint couvrir de ses ombres la défaite et la honte du prince Cobourg.

Le succès de cette sanglante bataille fut dû au courage de tous les généraux et soldats, à l'habileté et au sang-froid du chef.

vantée par les ennemis même. Il passa à travers une armée de 70,000 hommes, quoi qu'il n'en eût que 20,000.

Il se trouva à la bataille de Senef. Il força ensuite le prince d'Orange de lever le siège de Charleroi. Surpris par ce même guerrier à Saint-Denis, près de Mons, il le combattit et lui disputa l'avantage avec une valeur extraordinaire.

Ce qui mit le sceau à la réputation militaire et à la gloire du maréchal de Luxembourg, fut la mémorable journée de Fleurus : il y déploya toutes les ressources de la guerre, y fit les plus savantes dispositions. Le prince de Waldeck qui commandait les alliés fut complètement défait.

La bataille de Lens et de Steinkerque, couvrit encore de lauriers le maréchal.

En 1693, il rencontra le roi Guillaume dans les plaines de Nerwinde, l'attaqua, le vainquit. Jamais bataille ne fut plus meurtrière ; la nuit seule put arrêter le carnage.

La dernière action mémorable de Lu-

Malgré la ligne de neutralité reconnue par le traité de Bâle, l'ennemi qui trouvait son avantage à ne pas la respecter, passa le Mein au-dessus de Francfort, menaça de tourner la gauche de l'armée de Sambre et Meuse, et de lui couper la communication que lui facilitaient les ponts établis à Bonn, à Cologne, à Dusseldorf. Ces évènements forcèrent Jourdan à faire replier ses troupes ; mais il le fit en grand guerrier, et fut loué par le prince Charles qu'il avait en tête.

Une nouvelle campagne s'ouvre ; ce même prince Charles, vaincu par les savantes manœuvres de Jourdan, est obligé de rétrograder ; et sans brûler une amorce, Jourdan entre en Allemagne et se rend maître de toute la Souabe.

A Paris, Jourdan fut sévèrement jugé par des faiseurs ineptes et entêtés. Massena le remplaça.

Jourdan vit luire enfin sur la France les premiers rayons de l'astre qui devait l'éclairer, la vivifier. Jourdan, ignoré sous l'uniforme d'inspecteur-général d'infan-

xembourg, fut la longue marche qu'il fit en présence des ennemis, depuis Vignamont jusqu'à l'Escaut, près de Tournai.

Si Luxembourg ne fut pas toujours heureux, il maîtrisa souvent la fortune. S'il eut des ennemis, il compta encore plus d'amis et sur-tout d'admirateurs.

terie, fut revêtu de l'emploi honorable, autant que difficile d'administrateur des départements qui composaient autrefois le Piémont : il se montra aussi sage magistrat que grand général.

J'ai parlé de l'humanité du maréchal, et en voici une preuve bien honorable.

Après le combat de Watignies, le comité de salut public qui veut accélérer la retraite de l'ennemi, signe pour le général Jourdan l'ordre sanguinaire de pénétrer dans la Belgique, d'en faire la conquête l'épée à la main, et ajoute qu'il détruise par le fer et la flamme les villes, les villages, les usines, toutes les ressources du pays; qu'il ruine les grandes routes, abatte les forêts, et transforme ce beau pays en un désert affreux.

Jourdan frémit et trouve, dans sa fermeté, le moyen de ne point exécuter un ordre dicté par des bourreaux.

MONT-LUC

ET

AUGEREAU.

MONT-LUC,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Son origine. — Il passe par tous les grades pour recevoir le bâton de maréchal. — Son caractère. — Sa témérité. — Son sang froid. — Il sert en Piémont. — Surnom qu'on lui donne. — Il commande les Arquebusiers à la retraite de Cérisolles. — Mont-Luc ne veut point de canons pour emporter un fort. — Ce qu'il dit à ses soldats. — Bataille de Ver. — Siége de Navarrins.

MONT-LUC naquit dans un petit village près de Condom, en 1500; il s'éleva par tous les degrés de la milice jusqu'au grade de maréchal de France; il servait à dix-sept ans comme archer de la compagnie d'hommes d'armes de Lescun, frère du ma-

AUGEREAU,

MARÉCHAL D'EMPIRE,

Chevalier de l'Ordre de St.-Charles.

Son goût pour les armes. — Son caractère. — Il est sévère observateur de la discipline. — Son éloquence guerrière. — Affaire de Lugo. — De Figuières. — De Montroing. — Il sert en Piémont. — Surnom qu'on lui donne. — Il force les gorges de Millésimo. — Courage d'Augereau. — Pont de Lodi. — Sa harangue aux grenadiers. — Journée de Nuremberg. — Arcole!!!

Augereau naquit à Paris, le 21 octobre 1757. La carrière des armes eut toujours pour lui des attraits; il était encore enfant, que les jeux où il fallait déployer de l'adresse et de l'audace lui étaient familiers; s'il se faisait redouter de ses camarades

réchal de Lautrec. Mont-Luc possédait toutes les qualités qui font l'homme de guerre; sa valeur allait souvent jusqu'à la témérité. Il avait une ardeur démesurée pour la gloire et son éclat, une activité étonnante, une présence d'esprit admirable pour fixer la fortune dans les circonstances les plus difficiles; son éloquence était celle d'un brave; elle allait droit au cœur de ses troupes, qui, sous ses ordres, animées par son exemple, bravaient tous les dangers et firent des miracles, particulièrement pendant le siège de Sienne, que Mont-Luc commandait. Il mourut emportant au tombeau le rare honneur de n'avoir jamais été battu, lorsqu'il eut le commandement.

Le Piémont vit Mont-Luc se couvrir de gloire, pendant toutes les guerres dont ce pays fut le théâtre; ce fut sous les yeux des généraux le comte d'Enghien et le maréchal de Brissac, grands maîtres dans l'art de guerroyer, que Mont-Luc déploya des talents qui le rendirent bien cher à ses chefs et aux soldats, mirent le sceau à sa réputation, et lui valurent le nom d'*Intrépide*.

par sa supériorité dans les exercices, ils trouvaient toujours en lui un bon cœur, un ami fidèle et obligeant. Il essaya son courage dans les rangs; long-temps avant de commander, il avait su obéir; aussi, une fois associé à la gloire des généraux qui ont défendu et honoré leur patrie par leur valeur et leurs vertus, on le vit toujours sévère observateur de la discipline. Il sait allier au plus grand sang-froid la plus bouillante impétuosité; habile à prendre un parti, aucun obstacle ne peut l'arrêter; les armées l'ont vu affronter les dangers les plus certains, et souvent il a entraîné ses soldats sous le feu de batteries formidables, après les avoir harangués avec cette éloquence grenadière qui émeut; séduit, charme, entraîne, et mène toujours le Français à la victoire : ni le nombre de l'ennemi, ni ses forces ne le contraignirent à plier, à céder..... Si Lugo en cendres fuma long-temps, les mânes de nos troupes massacrées par la plus horrible trahison, demandaient vengeance; il la fallait égale au crime, elle fut terrible.

En 1544, Mont-Luc, par son intrépidité et son intelligence, eut une grande part au gain de la bataille de Cérisolles ; il y commandait les arquebusiers ; ce furent eux qui se précipitèrent dans les rangs espagnols, et les forcèrent à se replier sur leur corps de réserve qui fut enfoncé, dispersé, ce qui rendit les Français maîtres du champ de bataille.

En 1546, les Anglais s'étant emparés de Boulogne-sur-Mer, le maréchal de Biez, qui avait résolu de les en chasser, voulut commencer par emporter un fort qui couvrait la place ; Mont-Luc, qui voit qu'on fait avancer du canon, s'y oppose en disant : *Laissez, laissez, avec ces garçons je finirai l'affaire ;* puis se retournant vers ses hommes d'armes : *Compagnons, vous savez ce que peut Mont-Luc ; voyez-vous cette enseigne des ennemis, plantée sur la courtine, il faut l'aller prendre : si, en y allant, quelqu'un d'entre vous recule, je lui coupe les jarrets ; coupez les miens, si je ne marche pas toujours à votre tête.* On marche, le fort est attaqué et pris.

Les Espagnols se souviendront qu'Augereau commandait à Figuières et à Montroing, lorsque le commandant en chef les attaqua, les défit et les mit en déroute; long-temps le terrain fut disputé pied à pied; mais il fallut céder aux phalanges que menait Augereau à la charge. Il quitta l'Espagne pour servir sous les ordres de Napoléon, et près de ses lieutenants. Le Piémont le vit marcher de conquête en conquête; on ne l'appela plus que *la Foudre*.

Ce fut le 21 germinal an 4 que l'on vit Augereau, tour-à-tour général et grenadier, animer tout par son exemple; il semblait se multiplier, et on le trouvait toujours là où le danger était le plus pressant; avec sa division, il force les gorges du Millésimo, fait ensuite ses dispositions, et canonne pendant plusieurs heures les troupes commandées par le lieutenant-général Provera, qu'une manœuvre savante des généraux Joubert et Ménard avait forcé de se réfugier sur la montagne de Cossaria. La nuit vint envelopper de ses ombres les

En 1562, à la bataille de Ver, il remporta une victoire complète, quoique l'armée ennemie fût beaucoup plus forte que celle qu'il commandait; mais rien ne pouvait résister à son courage, à la promptitude de ses mouvements, à la justesse de ses opérations, et à quelques exécutions militaires que nécessitèrent les circonstances, et dont le résultat justifia toujours la sévérité.

Ce fut au siège de Navarrins, que Mont-Luc se montra digne du surnom qui lui avait été donné; après plusieurs combats livrés de part et d'autre, il ordonna l'assaut, et y marcha le premier : le choc fut terrible; l'ennemi, sur la brèche, en défendit vigoureusement les approches; l'infanterie est repoussée, et les enseignes obligées de se replier. *Gentilshommes*, s'écrie Mont-Luc, *je vois que les soldats perdent courage; la gloire de cette journée sera toute entière pour la noblesse; c'est trop marchander, suivez-moi; allons*,

deux partis. A la pointe du jour, ils se trouvèrent en présence; la trompette sonne, on s'avance, on se heurte, on se mêle; la mort vole de tout côté; la victoire la plus complète reste aux Français, et Augereau en partagea l'honneur.

Battus encore à Dégo, et voyant les communications de l'armée d'Italie ouvertes avec la vallée du Tanaro et la division dn général Serrurier, les Autrichiens honteux d'avoir vu leur projet déjoué, rassemblent leurs forces, prènent une attitude imposante, se retranchent derrière le pont de Lodi, et semblent mettre entre eux et les Français un intervalle immense, que défendent encore des redoutes chargées de bouches d'airain qui vomissent la mort. Napoléon commande l'attaque, les colonnes s'ébranlent et s'élancent sur le pont; on combat long-temps : *Grenadiers*, dit Augereau, *ne nous amusons point à batailler, chargeons sur les pièces; il faut en finir, marche, elles sont à nous.* Les grenadiers se précipitent sur les pièces et s'en emparent; Augereau est à leur tête

nous ne pouvons trouver une mort plus honorable, et en un saut il est au haut de la brèche, et les lys flottants sur les murs de Navarrins.

et fixe la fortune ; Beaulieu est en déroute et il laisse en notre pouvoir son train, ses bagages et neuf mille prisonniers.

A Nurêmberg, le 24 frimaire an 9, Augereau bat l'armée autrichienne ; envain l'ennemi oppose le nombre et la force, il faut céder aux braves que *la Foudre* lance dans les rangs, et ce fut aux sages dispositions, aux mouvements rapides que ce brave imprime à leur prompte exécution, que l'on doit le succès de cette journée.

Arcole!!!!! quels grands souvenirs rappèle ce jour mémorable! Jamais on ne vit plus de dangers, plus de courage, un choc plus impétueux, une résistance plus opiniâtre, plus de patience, plus d'obstination. Avec les premiers rayons du jour, l'avant-garde a marché à l'ennemi, et le soir la retrouve encore avec la même ardeur, le même acharnement; tous les généraux se sont envain précipités à la tête du pont, ils n'ont pu avancer.... Ils ont presque tous été blessés; un instant nos grenadiers ont calculé, mesuré le danger; ils hésitent : Augereau s'avance, parcourt

la ligne en criant : *Eh bien! les généraux auront tout l'honneur de cette journée;* il se saisit d'un drapeau, s'élance comme un lion, le porte jusqu'à l'extrémité du pont, et là il appèle du geste et de la voix nos soldats......

BERWICK

ET

SOULT.

BERWICK,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Sa naissance. — Il sert avec Villars, Catinat, Luxembourg. — Ses victoires. — Ses défaites. — Son caractère ferme. — Siége de Mons. — Son intrépidité. — La place se rend. — Bataille de Nerwinde en 1693. — Il est enveloppé. — Sa résistance. — Il est pris. — Sa réponse à Guillaume. — Journée d'Almanza. — Berwik y fait des prodiges.

BERWICK naquit à Moulins en 1671. Son nom se lie aux plus grands noms. Il fut le contemporain de Villars, de Catinat, de Luxembourg, de Vendôme; il combattit sous leurs ordres, il combattit près d'eux, il les égala en courage; sa

SOULT,

MARÉCHAL D'EMPIRE,

Chevalier de l'Ordre de St.-Hubert.

Sa naissance. — Il commande les avant-gardes sous Kleber, Massena, Lefèvre. — Il commande en Piémont. — Sa prudence. — Sa fermeté. — Blocus de Gênes. — Affaire de Montecretto. — Il est blessé. — Il est fait prisonnier. — Le général Bellegarde croit avoir enveloppé Soult. — Il le somme de se rendre. — Réponse de Soult. — Affaire de Cadibona. — Soult décide la victoire.

L'ARMÉE française ne perdra jamais le souvenir du général Soult ; elle l'a toujours vu à ses avant-gardes, déployer les talents d'un grand capitaine et le courage d'un brave ; Kléber, Masséna, Lefévre, auront toujours à se louer de ses services tant

vie qu'il consacra à la France, offre un tableau varié de succès, de disgraces, de victoires, de défaites; mais pas une faute, pas une imprudence; la fortune seule lui fut contraire : son grand talent était de profiter habilement des circonstances, même les plus défavorables; de connaître d'un coup-d'œil les ressources à employer pour parer ou couvrir un échec. Son extérieur était sévère. Il n'était pas ce qu'on appèle poli, mais il était juste, obligeant, et la bonté de son cœur tempérait la vivacité de sa tête.

Au siège de Mons, en 1691, où il servait comme volontaire, Berwick fit preuve d'un sang-froid et d'une intrépidité au-delà de tout éloge. Mêlé parmi les mousquetaires, il attaqua avec eux une redoute hérissée de troupes et de bouches à feu : il s'élança au milieu des ennemis, parcourut à plusieurs reprises l'ouvrage à cornes, malgré une pluie de balles et de grenades, et fut forcé de rester exposé au feu de l'artillerie, l'ennemi ayant dans sa retraite rompu le pont. Il y eut sans doute

qu'il combatit sous leurs ordres; et quand le Piémont le vit commander en chef, il sut concilier l'estime des troupes et l'affection des peuples en étouffant avec prudence les ferments d'une révolte dont l'explosion eût été fatale à tous. Soult eut souvent à lutter contre la pénurie où se trouvèrent les divisions sous ses ordres; il se vit souvent forcé de se retirer devant des forces considérables de troupes ennemies, mais il le fit toujours avec sagesse et en disposant du terrein avec avantage. Il ne laissa jamais à la fortune que ce qu'il ne put lui arracher par son intrépidité. Soult, sévère observateur de la discipline, y sut toujours plier le soldat en lui montrant l'exemple.

Au blocus de Gênes, Soult seconda avec intelligence et valeur les opérations de Masséna; ce fut à lui que l'*enfant chéri de la victoire* confia la direction de l'attaque du fort important des Deux-Frères. Le général ennemi sentait toute l'importance de cette position qui commandait les forts de Gênes, aussi avait-il rassemblé

de la témérité à se porter aussi loin, mais elle servit l'armée, puisque les assiégés témoins de tant d'audace désespérèrent de défendre plus long-temps la place.

A la bataille de Nerwinde, en 1693, le duc voit un instant sa brigade céder à l'attaque impétueuse des troupes de Guillaume : alors, n'écoutant que son ardeur impétueuse, il marche à elle, l'anime du geste et de la voix, l'émeut, l'échauffe, la rallie, l'entraîne après lui, et mettant l'épée à la main il se précipite sur l'ennemi, le culbute.... Mais trop emporté loin de sa troupe, il se trouve enveloppé; il défendit ses jours en désespéré, et se vit enfin accablé et forcé de rendre les armes.

Berwick est conduit devant Guillaume : qui lui dit : Croyez-vous, Monsieur, que le maréchal de Luxembourg ne se repentira pas de m'avoir attaqué? Alors Berwick prenant le ton de la noble fierté, lui répondit : *Encore quelques heures de combat, et vous vous repentirez de l'avoir attendu* ; en effet, la victoire resta aux Français.

un grand nombre de troupes et des plus aguerries pour le défendre; déjà même il y avait fait porter, et à bras, deux pièces de canon. Soult s'avance malgré le feu soutenu de la mousquéterie et combat long-temps avec acharnement; l'ennemi résista avec opiniatreté et le carnage fut terrible : Masséna arrive et achève ce que Soult a si bien commencé.

Le 22 floréal an 7, Soult marche à la tête d'une colonne sur le camp de Montecretto. Déjà on est près des redoutes de l'ennemi, quand un orage affreux éclate et arrête l'impétuosité française; la terre se dérobe sous les pas des soldats tant elle est trempée; la poudre mouillée devient inutile; les obstacles se multiplient; l'ennemi sort de ses redoutes, tombe sur nos troupes; en vain elles veulent rengager l'action, le découragement se met dans les rangs; on se disperse. Soult veut encore tenter un dernier effort, il rallie la 3.e de ligne, se met à la tête, leur communique l'ardeur guerrière dont il est possédé; les braves, à sa voix, sentent renaître leur

En 1707, Gallowai veut se mesurer avec Berwick, et s'avance vers Almanza sur quatre colonnes; le combat s'engage entre son aîle gauche et l'aîle droite de Berwick: les Français sont vainqueurs; Gallowai qui s'en apperçoit, fait avancer son corps d'armée; il fond sur les Français qui plient en désordre. Berwick court au premier rang des brigades du Maine, d'Orléans, de la Couronne, les rappèle à la victoire. Elles écoutent la voix de leur chef, mettent la baïonnette en avant, et les cris de *Vive France* se font entendre: hollandais, portugais sont mis en déroute. On pénétre jusqu'au centre des anglais; tout cède, tout fuit, et la bataille est gagnée.

courage; mais une balle frappe Soult à la jambe, la fracasse; il tombe; alors la retraite s'opère et Soult reste prisonnier.

Le général Bellegarde veut empêcher la division Soult de se porter sur Sasselo; il lui coupe le passage et croit un instant avoir tellement enveloppé Soult, et connaître assez la position fâcheuse où le manque de provision le réduit, pour lui proposer de se rendre : *avec des baïonnettes et des hommes qui savent s'en servir, on ne manque de rien*, répondit le capitaine français; *et s'il était moins tard, le général Bellegarde se repentirait de sa démarche.* Soult cependant ne pouvait se dissimuler l'état où il se trouvait, mais sa fermeté en imposa à l'ennemi et rehaussa le courage des troupes qui se retirèrent en ordre sur Voltry.

Le 16 germinal an 7, le général ennemi Mélas, à la tête de 20,000 hommes, se porte sur Savone; 3000 français seulement se trouvaient sur le pont, et cependant ils osèrent vouloir arrêter sa marche; ils présentent un front calme, et pendant trois

heures l'ennemi ne peut gagner du terrein. Ils succombent enfin sous le nombre et veulent se retirer à Cadibona; mais l'ennemi qui a suivi leur mouvement, les arrête et empêche qu'ils se rallient dans ce village qu'il attaque et emporte en un moment. Soult qui a marché toute la nuit, arrive, voit le danger, craint les suites inévitables d'une déroute. Il prend une résolution sur le champ, et c'est celle d'un grand capitaine qui sait commander aux événements; il s'élance au milieu des soldats, saisit un drapeau de la 97.e demi-brigade, et le porte à l'endroit où les autrichiens se battent avec le plus d'avantage. Les Français étonnés de cet acte d'intrépidité, reprènent courage, et les yeux fixés sur leurs couleurs, ils serrent les rangs, présentent un front redoutable et arrêtent l'ennemi (10).

FABERT

ET

BRUNE.

FABERT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Le lieu de sa naissance. — Son goût pour les armes. — Son père, libraire, est ennobli par Henri IV. — Ses talents. — Ses bonnes qualités. — Siége de Collioure. — Avis de Fabert. — La famine en Champagne. — Humanité de Fabert. — Sa modestie.

FABERT prit naissance à Metz en 1600; son père, fils d'un libraire de Nancy, avait été ennobli par Henry IV. On destinait Abraham au barreau ou à l'église, et il aurait sans doute honoré l'un et l'autre; mais le jeune homme dont toutes les idées se tournaient vers le métier des armes,

BRUNE,

MARÉCHAL D'EMPIRE.

Son éducation. — Il commence par être compositeur d'imprimerie. — Il prend le parti des armes. —Sa conduite. — Son courage. — Affaire de Vérone. — Brune va en Suisse. — Révolte des Fribourgeois. — Générosité de Brune. — Il va en Piémont.

Brune naquit dans la petite ville de Brives-la-Gaillarde, en 1759. Il travailla long-temps à l'imprimerie. Quoique Brune exerçât plusieurs emplois civils et qu'il cultivât les lettres, tout décélait en lui un homme qui desirait voir s'ouvrir la carrière militaire; cet art était depuis long-

voulut suivre son penchant ; il entra dans le régiment des gardes comme simple soldat : il ne tarda pas à s'y faire remarquer, et son avancement fut rapide. Il servit sous le duc d'Epernon qui l'employa dans les affaires les plus importantes ; il joignit une conduite irréprochable au plus grand courage. Il avait une capacité si diversifiée, si étendue, que l'on n'a jamais pu savoir en quoi il excellait le plus. Sa modestie était encore au-dessus de son héroïsme. Il mourut honoré des larmes de son roi et de celles des soldats dont il fut toujours l'ami et dont il partagea les plus pénibles travaux dans la tranchée et sur les bastions.

En 1640, les Français assiégèrent Collioure ; 3,000 espagnols occupaient une colline qu'ils avaient fortifiée et dont il était indispensable de s'emparer pour faire les approches de la place : Fabert qui commandait le premier bataillon des troupes françaises à la tête de l'armée, est appelé au conseil par le maréchal de la Meilleraye ; son avis est qu'on attaque, et

temps le sujet de ses entretiens, et il n'attendait que les occasions de prendre les armes; tout annonçait qu'il devait s'illustrer dans les rangs de nos guerriers. Il servit comme grenadier, et chaque grade qu'il obtint il ne le dût qu'à son intelligence, à sa bravoure, à son inflexible attachement à ses devoirs et à la discipline. Comme il avait su toujours obéir, il commandait avec dignité, et le soldat fut toujours l'objet le plus sacré de ses soins. Il exposa souvent ses jours pour leur conserver la vie; et, plus d'une fois, cet échange de générosité se renouvela sur le champ de bataille. La Suisse, l'Italie, le Piémont, la Hollande, la Turquie, l'ont vu tour-à-tour bon guerrier et négociateur habile.

Dans l'an 5, Brune servait sous les ordres de Napoléon, en Italie. Les autrichiens, fiers de quelques légers avantages qu'ils avaient remportés, s'avançèrent sous Vérone, et semblaient en vouloir retarder l'occupation par nos troupes; Brune, à la tête de la 75.e demi-brigade, se jète

il fut suivi. Aussitôt Fabert retourne à sa brigade, *marche*, lui crie-t-il; et à ce mot, le premier bataillon des gardes s'avance, les autres suivent le mouvement: on joint l'ennemi, on l'attaque avec une impétuosité incroyable, il plie, il céde, il fuit, et Fabert le harcèle jusqu'aux portes de Collioure, et lui fait grand nombre de prisonniers.

Les troupes de l'empereur s'étant avancées en Champagne, sous les ordres du général Gallas, furent en proie à la famine et à tous les maux qu'elle entraîne après elle. Il fallut céder et faire retraite. Les soldats périssaient faute de vivres et massacraient tous ceux qui leur en refusaient. Fabert qui les poursuivait, étant entré dans un camp abandonné, couvert d'officiers et de soldats autrichiens ou blessés, ou mourants, entendit un des siens s'écrier : *Il faut achever tous ces gens-là qui ont massacré nos camarades dans la retraite de Mayence..... Voilà le conseil d'un barbare*, répondit Fabert, *cherchez une vengeance plus noble et plus*

dans les rangs ennemis, les enfonce, les culbute et emporte leurs pièces à la baïonnette. Une grêle de mitraille semblait devoir les écraser, mais ils bravent tout. Cette affaire prépara les plus grands succès. Brune eut sept balles dans ses habits; aussi Napoléon, témoin de tant de valeur, disait-il qu'on ne pouvait jouer d'un bonheur plus rare.

En l'an 6, la Suisse se voit déchirée par des troubles intérieurs, et l'ennemi est à sa porte. Brune reçoit l'ordre de se porter avec une petite armée dans les cantons de Berne et Fribourg, pour agir contre les révoltés; Fribourg est emporté d'assaut, Morat est évacué, le calme semble renaître graces aux dispositions militaires, à l'habileté de Brune et à sa générosité envers les vaincus; mais une étincelle rallume ce feu mal éteint; l'incendie se communique et devient bientôt général, il faut encore déployer ses drapeaux. Brune se porte partout où il peut arrêter les progrès du mal; il entend un soldat crier: *Il faut exterminer ces brigands*; il court

digne de notre nation. Il fit aussitôt distribuer des aliments à tous ceux qui se trouvèrent en état de les prendre; les plus malades furent transportés à Mézières, où, après quelques soins, tous ceux qui recouvrèrent la santé, prirent les armes dans les rangs de ceux qui les avaient si généreusement traités.

Fabert, au siège de Perpignan, se fit remarquer encore par son humanité.

à lui et lui dit : *Il n'y a de brigands que ceux qui de sang-froid massacrent leurs semblables*. Ces paroles, répétées parmi les bons helvétiens, conquirent plus d'amis à la France que la vengeance n'aurait exterminé de révoltés.

En Piémont, Brune se déclara encore le défenseur de l'humanité ; il détermina le roi de Sardaigne à accorder un armistice en faveur des insurgés qui rendraient les armes.

D'ESTRÉES

ET

LEFEVRE.

D'ESTRÉES,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Sa naissance. — Guerres d'Espagne sous la régence du duc d'Orléans. — D'Estrées sert sous le maréchal de Berwick. — Campagne de 1741. — Blocus d'Egra. — Passage du Mein. —Journée de Fontenoi. — Siége de Mons. — De Charleroi. — Armée d'Allemagne. — Il bat le duc de Cumberland près d'Hartembeck. — Il est victime des intrigues de cour. — Il sert de ses conseils. — Son caractère. — Son portrait.

LE maréchal d'Estrées naquit à Paris, le 2 juillet 1695. Ce fut dans la guerre passagère que le duc d'Orléans régent fit à l'Espagne, et sous les ordres du maréchal

LEFEVRE,

MARÉCHAL D'EMPIRE,

Chevalier de l'Ordre de St.-Charles.

Sa naissance. — Il est nommé sergent des Gardes. — L'estime que lui porte le maréchal de Biron. — Il est sévère observateur de la discipline. — Ses opinions sages. — Sa valeur. — Sa franchise. — Il se signale à Lamback. — Au siége du fort Vauban. — A Fleurus il décide la victoire. — Passage du Rhin. — Son intrépidité. — Combat d'Henef. — Passage de la Lahn. — Il se mesure avec le prince Charles.

RUFFACH, dans le département du Haut-Rhin, fut le berceau du maréchal Lefevre en 1755; il entra aux gardes françaises en 1773. Sa bonne conduite, sa loyauté le

de Berwick, que d'Estrées commença sa carrière militaire. Il la mesura sous les plus heureux auspices, et les premiers pas qu'il y fit promirent à la France un grand capitaine et un bon citoyen; il tint parole. Son avancement fut rapide, et toujours un grade fut le prix et la récompense d'un brillant exploit. Maréchal de camp en 1741, il se couvrit de lauriers pendant toute la campagne; le blocus d'Egra, le passage du Mein, les sièges de Mons, de Charleroi, la mémorable journée de Fontenoi, attestent la valeur, le sang-froid, l'intrépidité de mon héros. Le maréchal de Saxe, qui se connaissait bien en mérite militaire, lui confia souvent les expéditions les plus hasardeuses comme les plus délicates, et toujours d'Estrées fit preuve d'une intelligence et d'une activité dignes des plus grands éloges.

Maréchal de France en 1757, il eut le commandement de l'armée en Allemagne. Il trouva partout des ennemis nombreux, des généraux habiles à combattre, à vaincre, et partout la victoire se rangea sous

firent bientôt parvenir au grade de premier sergent. Le maréchal de Biron faisait le plus grand cas de ce militaire ; ses camarades eurent toujours pour lui cette déférence, cette amitié que commande le mérite réel rehaussé encore par la modestie.

Une fois sur le théâtre de la guerre, Lefevre s'y montra bon soldat, valeureux capitaine, et porta dans les rangs cet esprit de discipline, de subordination, dont il avait été tout-à-la-fois l'exemple et le modèle à Paris. La droiture de ses intentions, la pureté de ses vues le firent toujours lutter avec courage et persévérance contre l'intrigue puissante, contre la politique astucieuse, souvent cruelle, des gouvernants ; étranger à tous les manèges, comme à toutes les coteries, il se borna à faire son devoir, à ne faire que son devoir.

Lefevre avait su obéir, Lefevre sut commander : instruit à l'école des généraux dont les noms se trouvent dans les annales de la victoire, Lefevre une fois commandant en chef, s'associa à leur gloire ; il

ses drapeaux. Près d'Hartembeck, il rencontra le duc de Cumberland, lui livra bataille, et remporta sur lui un avantage complet.

Des intrigues de cour ayant rappelé le maréchal à Paris, sa grande ame, toujours supérieure aux évènements, ne put demeurer oisive. Il ne pouvait plus servir son pays de son bras, et verser son sang dans les combats pour sa défense; il voulut encore que ses conseils fussent utiles à sa gloire. La patrie avait eu ses premiers vœux, elle demandait ses derniers instants; d'Estrées les lui consacra tous; et M. de Contades n'eut qu'à se féliciter d'avoir suivi les sages avis du maréchal d'Estrées.

Ce grand homme avait conservé au milieu de la cour la franchise, la loyauté de l'antique chevalerie. Il sentait le vieux aventurier de guerre du beau siècle des preux; en le regardant, on aimait la gloire; quand il parlait, ou aimait la vertu.

partage avec eux la reconnaissance nationale.

Je n'entrerai dans aucuns détails particuliers sur la conduite militaire et particulière du maréchal Lefevre, sur sa bravoure, son constant attachement aux principes d'honneur, ses égards pour les autres et son respect pour lui-même. Si son courage est bouillant, sa tête est sage; à la cour, il sait allier l'éclat du rang à la bonté du citoyen, l'envie expire auprès de son urbanité, de sa modération.

Pour ceux qui aiment les belles actions et qui veulent en connaître les héros, il me suffira de nommer Lambach, Giesbery, le siège du fort Vauban, la bataille de Fleurus, que sans contredit le général Lefevre décida par son intrépidité et son mépris des dangers qui se multipliaient sous ses pas; le passage du Rhin, de la Roër, le combat d'Henef, où sa division seule donna; celui d'Oberdiffembach, d'Altinkirchen, le passage de la Lahn, où il se mesura avec l'archiduc Charles; les affaires meurtrières de Sulzbach, etc.; joignez sa

conduite au 18 brumaire, et vous aurez le tableau fidèle d'une vie consacrée toute à la gloire de son pays, et le maréchal Lefevre sera sur le premier plan.

CHEVERT
ET
SERURIER.

CHEVERT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Sa naissance. — Son caractère. — Ses qualités. — Son portrait. — Guerre de 1741 en Piémont. — Son courage. — Il sert sous le prince Conti, avec Broglie et le comte de Saxe. — Il franchit les Alpes. — Prise de Dermont. — Journée d'Hastemberk, de la Madona, de Lusino. — Il se retire dans son gouvernement.

CHEVERT vit le jour à Verdun sur Meuse, le 21 février 1695. Il était de ce petit nombre d'hommes privilégiés que la nature se plaît à former pour être le modèle de toutes les vertus comme de tous les courages; de ces hommes qui sont tout par eux-mêmes, qui s'élèvent avec dignité, sans secousses,

SERURIER,

MARÉCHAL D'EMPIRE,

Grand Croix de l'Ordre de la Couronne de fer.

Sa naissance. — Son caractère. — Sa modestie. — Guerre de 1759 en Allemagne. — Il se distingua en Portugal. — Attaque du col Negro, du Belveder, etc. — Il sert sous Napoléon. — Journée de Mondovi. — Passage du Mincio, du Tanaro. — Combat de Lonado. — Il commande à Venise. — Il est nommé gouverneur des Invalides.

La ville de Laon, département de l'Aisne, fut le berceau du maréchal en 1742. Il servait dans les rangs de la milice de sa province, à l'âge de treize ans; il y apprit de bonne heure à obéir, et à regarder l'observance de la discipline militaire comme la première qualité d'un homme

sans efforts, qui répandent autour d'eux un éclat vif, mais doux; de ces hommes dont la fortune étonne sans surprendre, parce qu'ils y arrivent portés par l'opinion publique, et que chacun croit avoir servis, parce qu'ils méritent de l'être ; de ces hommes qui commandent l'amour et l'admiration, et ne veulent que se faire estimer.

Peignez un guerrier qui sut allier les devoirs les plus sévères à la politesse la plus fine, le courage à la modération, le vrai mérite à la modestie, l'impétuosité à la réflexion, l'intrépidité au sang-froid, les qualités d'un citoyen à celles d'un soldat, sans le nommer on dira voilà Chevert.

Il commença par être soldat dans un temps où ce métier était plus honorable qu'honoré, dans un temps où toutes les distinctions, les décorations, les titres se bornaient à un grade de porte-drapeau. Chevert, né avec un caractère loyal, mesura la carrière des armes en y entrant, et déjà son imagination active lui en découvrit le but, sans lui laisser le temps de cal-

qui se voue à la défense de son pays; aussi Serurier se montra-t-il toujours sévère à remplir ses devoirs. Une fois qu'il obtint un commandement, il servit d'exemple et de modèle. L'honneur fut la base et le régulateur de toutes ses actions, et il pratiqua les vertus qui le constituent. Il fut probe, généreux, modeste; il ne s'écarta jamais de ses principes; être utile à tous, être estimé de tous, voilà sa gloire et son génie. Brave soldat, général habile, il s'occupa sans relâche des intérêts de sa patrie, sans en être distrait un instant par les sifflements de l'envie et de la calomnie; il n'eut qu'un seul but comme un seul espoir, celui d'être cité comme un brave et un citoyen vertueux. Après avoir passé par tous les grades de l'armée, Serurier se voit placé au plus haut degré des honneurs.

Dans les guerres de 1759 et suivantes, l'Allemagne l'a vu se distinguer dans toutes les affaires; à la bataille de Warbourg, il reçut un coup de feu.

Le Portugal fut témoin de son courage en 1762.

culer les obstacles qui se présenteront sur sa route.

L'étude, l'amour de son état, le desir ardent de se distinguer, tels furent ses protecteurs.

Il est inutile de suivre Chevert dans le cours de sa vie; chacune de ses actions l'honora. Tout le monde connaît sa conduite dans Pragues après la belle retraite du maréchal de Belle-Isle.

Les guerres de 1741, en plaçant Chevert sur un théâtre plus vaste, plus agité, lui fournirent les occasions de se montrer plus habile, plus fécond en ressources, plus intrépide. Il combattit auprès de Broglie, du comte de Saxe, et ces trois hommes réunis fixèrent les suffrages de l'armée, forcèrent la victoire à les suivre, et les courtisans à se taire.

Le prince de Conti veut franchir les Alpes; le bailli de Givri s'engage à travers les précipices, et plante son étendard sur le mont Pardormi; l'armée veut le rejoindre; elle se met en mouvement. Voyez Chevert à la tête des grenadiers et des

Colonel du soixante-dixième régiment, Serurier en Italie, sous les ordres du général Biron, se montra grand capitaine aux attaques du col Negro, du Belvédère, d'Utelle, de Lantosca.

Général de division, sa colonne fit toujours repentir l'ennemi de sa témérité. Alors que Napoléon vint prendre le commandement en Italie, Serurier obtint toute sa confiance, comme il avait déjà toute son estime. La victoire couronna toutes ses opérations : la journée de Mondovi suffirait pour placer Serurier au rang des braves, si le Mincio, le Tanaro, etc., n'ajoutaient pas encore un nouvel éclat à sa réputation. La position de l'ennemi était formidable ; sa droite était appuyée sur Notre-Dame de Vico, et son centre sur la bicoque, environné de deux rivières dont la profondeur et le cours tortueux lui servaient de remparts et de bastions ; il avait coupé tous les ponts, et les bords étaient hérissés de bouches à feu qui vomissaient la mort et l'épouvante. Serurier ose attaquer la droite par le village de Saint-Michel ; il passe la

piquets, grimper, à l'aide de ses mains, de rochers en rochers, franchissant des fossés profonds, se balançant sur des abîmes, braver l'ennemi qui fait pleuvoir sur lui une grêle de mitraille; voyez ce héros attaquant, enfonçant, culbutant les rangs ennemis, se jetant sur les pièces, les enclouant; tout fuit devant lui.

Le roi de Sardaigne arrête un instant l'impétuosité des nôtres, et veut retarder leur entrée en Italie. Les débouchés de Sture, de Mayre et du château Dauphin sont disputés; le courage triomphe de tous les obstacles. Il faut encore lutter contre le nombre, contre la nature et ses aspérités; on avance en vainqueurs. Mais le roi de Sardaigne rallie ses troupes derrière les retranchements de la tour du pont et de Belleins; il faut les emporter, et le choc est terrible. Les grenadiers, conduits par Chevert, attendent l'instant où les canons reculent après l'explosion, entrent par les embrâsures, arrachent les palissades, et s'emparent du poste le plus périlleux.

Torre sous le feu de la mitraille, et l'Autrichien étonné se retire en désordre.

Serurier, après avoir forcé le vieux général Wurmser à capituler dans Mantoue, va se mesurer avec le prince Charles. Le Tagliamento fut franchi, et ce fut la division de Serurier qui favorisa le succès de cette journée; le combat de Lonado immortalisa le général.

En l'an 5, les Anglais, qui ont acheté le sang des Toscans et trafiqué de la liberté de ces peuples, débarquent à Campiglio près de Piombino. Serurier, aussi habile à la tête de sa division qu'adroit à se ménager les esprits, prend, au milieu même des amis de l'Angleterre, des mesures de fermeté et de sagesse telles, qu'il triompha de la ruse, de la perfidie, et déconcerta tous les projets.

Serurier, nommé commandant de Venise et des provinces Vénitiennes, y fit respecter le nom français, malgré l'intrigue et l'or du cabinet de Londres. Placé entre deux partis opposés, il contint une populace inquiète, souvent effrénée, et donna

L'armée, encouragée par la présence du prince, par les éloges qu'il lui donne, marche de victoires en victoires. Le fort Dermont tombe au pouvoir des Français; Conti triomphe en Italie, et Chevert avec lui.

A la journée d'Hastembeck, Chevert est chargé de déloger l'ennemi des hauteurs d'une montagne couverte de bois; Chevert s'y enfonce, et le succès couronna son audace; près du couvent de la Madona, del Ulmo, Chevert décide la victoire, malgré les efforts du roi de Sardaigne, etc.

Après avoir pendant quarante ans servi son roi et sa patrie, Chevert, retiré dans son gouvernement de Givet et Charlemont, vécut en sage, entouré de grand nombre de ses anciens compagnons d'armes qu'il avait appelés près de lui, aimé et chéri de tous ceux qui l'approchaient.

secours et protection à ceux qui voulaient l'ordre.

La république de Lucques admira sa prudence, son désintéressement.

Le maréchal Serurier est maintenant gouverneur des braves dont les honorables blessures attestent les hauts faits. C'est un père au milieu de ses compagnons, de ses amis, de ses enfants ; la vénération, l'estime qu'ils ont pour le maréchal, est un prix plus doux, aussi grand pour son ame, que le laurier dont il a ceint sa tête.

D'AUMONT

ET

KELLERMAN.

D'AUMONT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Il sert en Piémont sous le maréchal de Brissac. — Son caractère guerrier. — Bataille d'Ivry. — Son action courageuse. — Henri IV l'embrassa. — Ce qu'il lui dit.

JEAN D'AUMONT fit son apprentissage du métier des armes, sous les ordres du maréchal de Brissac, en Piémont. Il avait l'ame d'une trempe toute guerrière, et ne respirait que pour faire parler de lui. Un jour de bataille était toujours le plus beau pour lui. Nourri dans les camps, élevé au milieu de toutes les privations, d'Aumont se montra toujours comme un grenadier accoutumé aux fatigues, aux travaux, aux dangers de la guerre. Toujours

KELLERMAN,

MARÉCHAL D'EMPIRE.

Sa naissance. — Il sert en Allemagne. — Dans la guerre des confédérés de Pologne. — Son courage. — Journée de Valmi. — Il va au secours du Dumourier. — Il bat les Prussiens.

Le maréchal Kellerman naquit à Strasbourg, le 30 mai 1735 ; on peut le regarder comme le doyen des généraux et l'un de ceux qui ont fourni leur carrière avec le plus de distinction. Il servait en 1752, et dans les guerres d'Allemagne de 1758 ; il s'était déjà signalé. Il ajouta un nouvel éclat à ses armes dans la guerre des confédérés de Pologne ; son avancement fut rapide ; chaque grade fut la récompense d'un acte de bravoure, et Kel-

au poste le plus dangereux, il bravait la foudre, sûr que ses feux éclaireraient une belle action. On l'appelait le *franc Gaulois.*

Ce fut à la bataille d'Ivry que d'Aumont se fit particulièrement remarquer par son intrépidité. L'armée du bon Henri était divisée en sept escadrons, d'Aumont en commandait un. Tous brûlaient du desir de se signaler sous les yeux de l'amant de Gabrielle. Tous les seigneurs de la cour, *portant tous un courage d'or sous des armes de fer, et n'ayant d'autre éclat que celui de leurs exploits*, attendaient le signal du combat. Henri parcourait les rangs, et son nom était répété par toute la petite armée. *Amis,* dit-il à ses soldats, *sauvez le français, et main basse sur l'étranger.*

On s'attaque, on se mêle; le panache blanc flotte au milieu des bataillons ennemis. Mais pourquoi décrire un combat? il suffit de dire qu'Henri, entouré de ses enfants, se battait pour leur héritage: Henri fut vaiqueur.

lerman ne laissa jamais échapper l'occasion de se montrer. Les guerres de la révolution lui ouvrirent un champ plus vaste à moissonner.

Le roi de Prusse, en 1792, s'avança jusqu'en Champagne; Dumourier y commandait l'armée française. L'ennemi qui savait que sa position était mauvaise, son camp mal assis, l'aurait mis en déroute si Kellerman, à la tête de 24,000 hommes, ne fut accouru à son secours à Valmi. Ce brave militaire attendit l'ennemi jusqu'à demi-portée de son canon; alors faisant jouer toutes ses batteries, et levant son chapeau sur la pointe de son sabre, il s'écria : *Vive la France, vive la France!* Ces mots courent de bouche en bouche, sont répétés dans tous les rangs; l'enthousiasme du général se communique, il électrise, il enflamme, et l'ennemi fuit cacher sa honte et sa défaite au-delà de nos frontières.

Le gouvernement proclame que le général Kellerman s'était couvert de gloire à Valmi.

Le maréchal d'Aumont est repoussé par Mayenne et sa troupe; la victoire semble vouloir être infidèle aux drapeaux d'Henri. D'Aumont rallie son escadron, se porte en tête, et levant son épée, en montrant le panache d'Henri: *Amis*, dit-il, *voyez-vous cet étendard? il est dans le chemin de la gloire; marchons à lui....* L'escadron se reforme, se presse, soutient un nouveau choc des ligueurs, les enfonce à son tour, et les met en désordre; Biron arrive et Henri triomphe.

Henri qui après la bataille voit arriver le maréchal, lui dit en l'embrassant: *Placez-vous à côté de moi, étant bien juste que vous soyiez du festin, après m'avoir si bien servi le jour de mes noces.*

Kellerman se montra toujours sévère observateur de la discipline militaire, citoyen zélé, homme d'honneur et ferme dans ses résolutions (1).

D'HARCOURT

ET

PERIGNON.

D'HARCOURT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Son berceau. — Son portrait. — Il porte les armes à dix-huit ans. — Il combat sous Condé, Turenne, etc. — Il est nommé ambassadeur à Madrid après le traité de Berwick. — Sa conduite dans cette Cour. — Son éloge.

HENRI, duc d'Harcourt, naquit en 1654; il se montra digne du sang illustre dont il sortait. Héritier d'un grand nom, il en soutint tout l'honneur, il en rehaussa même l'éclat par ses qualités personnelles. Son caractère avait de l'élévation sans hauteur ; il était poli, mais sans finesse ; adroit, mais sans feinte, ennemi de toute intrigue, constamment attaché à son roi et aux intérêts de sa patrie ; aussi élo-

PERIGNON,

MARÉCHAL D'EMPIRE.

Le lieu de sa naissance. — Son caractère. — Il est capitaine aide-major. — Nommé à l'assemblée législative. — Il commande à l'armée des Pyrennées orientales. — Mas-de-Serre. — Peyrestorts. — Il signe la paix avec l'Espagne.

La ville de Grenade, département de la Haute-Garonne vit naître le maréchal en 1754; son goût l'entraîna dans la carrière des armes. En 1789 il était capitaine aide-major du régiment des grenadiers royaux de Guyenne. Si cet officier se distinguait par les qualités qui font le guerrier, il possédait aussi celles qui composent le citoyen. La pureté de ses principes, leur droiture, le firent nommer à l'Assemblée législative,

quent qu'ardent dans les combats, il possédait l'art d'entraîner les esprits comme il savait conduire dans le chemin de la gloire les bataillons sous ses ordres; il sut conserver au milieu des fracas des cours toute sa gloire, toute sa vertu.

A 18 ans il porta les armes, et fit ses premières campagnes sous les plus célèbres comme sous les plus grands capitaines du siècle de Louis XIV; son nom est lié à tous les sièges comme à toutes les journées glorieuses de la France.

Après avoir combattu les ennemis de son pays, le duc d'Harcourt fut honoré de l'estime et de la confiance du roi. Louis voulait la paix et la demanda. Il fallait à la cour de Madrid un homme qui, par sa magnificence, sa dextérité, fit changer en bienveillance cette antipathie que la nation espagnole entretenait contre nous depuis Ferdinand; il fallait un homme qui représentât dignement un grand roi: le duc d'Harcourt fut nommé ambassadeur. La succession au trône d'Espagne était un flambeau de discorde que toutes

où il se montra toujours étranger aux factions.

Son caractère se compose d'un fonds inépuisable de sagesse, de cette sagesse qui se communique, qui règle toutes les démarches, toutes les opérations, qui ne laisse rien aux circonstances, au hasard; et d'une volonté, d'un courage ferme, parce qu'il veut ce qui est juste et se sent la force de l'exécuter.

Perignon quitte la toge pour reprendre la cuirasse. Les espagnols se mesurent avec lui et ils sont défaits; en 1793, au mois de juillet, le Mas-de-Serre est emporté sans artillerie, malgré le feu des ennemis. Le camp de Peyrestorts est enlevé; il gagne la bataille d'Escola; il s'empare du Bouton-de-Rose, reconnu jusqu'alors inexpugnable. Des Pyrénées il vole en Italie; il y conduisit la victoire; elle lui resta fidèle, etc.

Comme je n'ai point entrepris d'écrire la vie privée et politique de nos braves

les puissances de l'Europe briguaient le cruel honneur d'allumer pour éclairer leurs prétentions fausses ou ridicules...... Charles II respirait encore, et déjà on partageait sa dépouille ; les lots étaient déjà faits ; mais le duc d'Harcourt déconcerta tous les projets, ruina toutes les espérances. Il était de la plus haute importance que la ligue établie contre Charles fût rompue avant le fil qui attachait encore ce prince à la vie, et le temps pressait. Louis par sa condescendance et sa générosité, regagna, subjugua Charles.

L'arrivée du duc d'Harcourt à Madrid, fut un triomphe pour la France. Tous les cœurs avaient volé au-devant de lui, ils l'accompagnèrent et le suivirent par-tout ; Français, Espagnols, confondus, semblaient ne faire qu'une seule nation.

Les lys fleurirent et s'élevèrent sur le trône d'Espagne. Ce triomphe, ce bonheur fut l'ouvrage du duc d'Harcourt.

modernes, mais seulement indiquer les traits principaux qui les rapprochent des anciens par le caractère et les exploits, je ne détaillerai point les actions éclatantes qui firent de mon héros l'égal du duc d'Harcourt.

Je ne les montrerai tous deux qu'à la cour d'Espagne, tous deux chargés, après une guerre cruelle, de réunir deux nations divisées par l'intrigue et l'ambition; tous deux soutenant avec dignité les prétentions et les droits respectifs de leur gouvernement; se conciliant l'estime des grands, la confiance des ministres, l'amitié du peuple, après avoir fait admirer le guerrier; tous deux aussi grands politiques que grands capitaines, aussi francs et généreux dans les négociations, qu'intrépides et humains dans les combats; tous deux repliant les drapeaux sanglants de Mars pour élever et cimenter l'olivier de la paix; tous deux enfin consolant la terre et faisant bénir leur mémoire.

Ce parallèle parfait est aussi honorable, plus flatteur que celui qui s'établit sur des assauts, des villes saccagées, des champs couverts de morts, etc.; ce parallèle a cela de consolant encore qu'il sert l'écrivain, qu'il le délasse des récits multipliés de batailles, d'actions guerrières; que ses yeux se reposent avec plaisir sur les pages qui retracent la conduite généreuse du pacificateur, après les avoir si longtemps promenés sur les annales du conquérant.

La paix signée avec l'Espagne, Perignon est nommé ambassadeur à Madrid; c'est à son mérite, à ses soins, à son activité, à son ardent amour pour son pays, à sa persévérance, que nous devons la gloire d'avoir reconquis l'estime et l'amitié d'une nation brave, guerrière et fidèle. Je ne pouvais terminer mon travail d'une manière plus satisfaisante pour mon cœur, qu'en faisant l'éloge du maréchal-sénateur Perignon, sûr que tout le monde le trou-

vera dicté par la vérité qui conduisit toujours ma plume.

Dans les parallèles que j'ai composés, si je n'ai pas fait bien, j'ai fait tout ce que je pouvais faire.

BAYARD

ET

DESAIX.

Nota. Ma première idée n'avait été en indiquant une note, que de dire deux mots sur le brave Desaix; mais une fois que j'ai eu parcouru nos annales, j'ai trouvé en ce héros tant de traits de ressemblance avec ceux de Bayard, que je n'ai pu me défendre d'en composer le parallèle. Si le public accueille ces premiers essais, je lui recommanderai encore les traits les plus marquants de tous nos braves ainsi comparés.

BAYARD,

Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.

Sa naissance. — Son éducation. — Son caractère. — Siége de Padoue. — Affaire de Véronne. — Pont de Garillan. — Siége de Mézières. — Il entre dans Milan. — Il est fait prisonnier. — Générosité du vainqueur. — Réponse de Bayard. — Sa mort. — Ses dernières paroles. — Magnificence de ses obsèques. — Regrets de la France.

BAYARD naquit près de Grenoble en Dauphiné, l'an 1476, au château dont il porta le nom, et sous le règne de Louis XI. Il était d'une maison féconde en guerriers, et de cette noblesse appelée dans ce temps *l'écarlatte de la noblesse*. A treize ans,

DESAIX,

Surnommé le guerrier juste et sans peur.

Sa naissance. — Son éducation — Son caractère. — Lignes de Wissembourg. — Affaire de Lauterbourg. — Passage du Danube. — Pont d'Ingolstad. — Défense de Khell. — Egypte. — Il est fait prisonnier. — Sa réponse au lord Keith. — Marengo. — Sa mort. — Ses dernières paroles. — Regrets de l'armée. — On lui élève un monument.

Desaix naquit à Ayat, près Riom, le 17 août 1768; sa famille était distinguée plus encore par ses services à la guerre que par l'ancienneté de sa noblesse. Ce fut à l'école militaire d'Effiat qu'il puisa cet ardent amour pour la vertu militaire

il commença ses premières armes ; il fut présenté au duc de Savoie Charles Ier. qui, charmé de sa grace et de son *petit air décidé*, le prit en qualité de page.

Bayard acquit en peu de temps l'estime du prince, celle de sa cour et l'amitié de tous. Il remplissait ses devoirs et s'attachait aux exercices de son état avec un zèle qui le fit distinguer parmi ses camarades ; il se faisait surtout remarquer par sa politesse, ses prévenances, sa sobriété et sa modestie.

Le duc de Savoie s'étant rendu auprès de Charles VIII, qui tenait alors sa cour à Lyon, Bayard lui fut présenté ; ce monarque le combla d'éloges, lui fit présent de 300 louis d'or, et le comte de Ligni le fit homme d'armes dans sa compagnie.

Charles VIII, entraîné par les conseils de Briçonnet et de Vese, enivré de l'idée chimérique de conquérir le royaume de Naples, se mit en marche. Le comte de Ligni, qui accompagna le roi, se fit suivre par Bayard ; le jeune homme ne tarda point à se signaler.

qui l'enflamma toute sa vie et ne s'éteignit qu'avec son dernier soupir. Sa lecture favorite était celle des exploits d'Aristide et d'Epaminondas ; sa grande ame s'était façonnée sur celle de ces illustres personnages. Il porta les armes bien jeune encore dans les rangs du régiment d'infanterie Bretagne.

L'étude et ses devoirs occupaient tous ses moments ; la douceur, l'aménité de son caractère, sa modestie, lui concilièrent l'estime de ses chefs, qui le distinguaient sous le nom du *brave homme ;* ses compagnons d'armes l'appelaient *le bon camarade.*

La fureur des partis ayant secoué en France les brandons de la discorde, on souffla sur l'armée des germes de soulèvement, de dissolution ; plusieurs officiers du régiment de Bretagne crurent devoir abandonner leurs drapeaux au lieu de les défendre : Desaix y demeura fidèle.

Les puissances étrangères arment ; l'aigle impérial vient s'abattre sur nos frontières ; la campagne s'ouvre en 1792. On

Sous les murs de Padoue, Bayard donna les preuves les plus grandes de cette intrépidité qui le caractérisait; il demanda et obtint le poste le plus dangereux : ses services, sa bravoure lui en rendaient le droit incontestable. Il fallait forcer quatre barrières fermées par une chaussée droite, bordée de fossés profonds et dont une batterie formidable d'artillerie défendait les approches. Bayard s'élance sur la première barrière; elle est emportée : la seconde est mieux défendue : la troisième cède aux efforts de Bayard et de ses compagnons; ils sont arrêtés en voulant franchir la quatrième; elle était soutenue par des troupes fraîches : *Si nous mollissons*, dit Bayard, *nous sommes perdus; sonne, trompette, sonne*. La victoire plana long-temps sur les deux partis; Bayard la fixa sur son guidon, et Bayard et sa troupe se logèrent aux pieds des remparts.

Au siège de Bresse, Bayard reçoit un coup de lance; on veut l'enlever : *Laissez-moi*, dit-il, *laissez-moi mourir au milieu de vous; ma blessure ne me fait pas de*

est à peine venu aux mains, que les chefs ont déjà distingué Desaix dans le champ de la gloire, et les ennemis appris à redouter un officier qui prélude à de plus grands exploits.

C'est à la prise des lignes de Veissembourg que Desaix se montra grand capitaine. Il animait tout de son courage et de son exemple; on le rencontrait toujours où le danger était le plus imminent ; en vain des batteries formidables vomissent la mort et l'effroi parmi les bataillons ; Desaix les rallie et les ramène à de nouveaux combats, à de nouveaux succès. Les Prussiens sont enfoncés, le blocus des redoutables lignes de Veissembourg est forcé, et Desaix recueille une grande portion de la gloire dont l'armée s'est couverte.

A l'affaire de Lauterbourg, il se bat comme un grenadier; sa valeur impétueuse l'emporte dans les rangs ennemis ; on le dégage ; il reçoit un coup de feu, dont la balle lui traverse les deux joues. On veut l'entraîner hors de l'action; il s'y refuse, oublie sa douleur pour ne s'occuper que

mal; nous la panserons après la fuite de l'ennemi, nous serons plus à notre aise. Il fut nommé sur le champ de bataille le chevalier *sans peur et sans reproche.*

Forcé de battre en retraite pour rentrer à Véronne, Bayard, malgré l'inégalité du nombre, se bat avec acharnement contre les Vénitiens; il parvient à gagner le grand chemin, et là il se forme en peloton, toujours battant en retraite et opposant à l'ennemi plutôt un front de soldats vainqueurs qu'une troupe harcelée et forcée de se rallier sous les murs de la ville.

Bayard, en défendant le pont de Garillan, et en arrêtant les Espagnols, sauva l'armée française, qui eut le temps de se rallier et de charger l'ennemi.

Le résultat d'un conseil de guerre tenu par François Ier., a pour objet de mettre la Champagne à l'abri d'une invasion que médite Charles-Quint; Mézières pourrait arrêter ce prince belliqueux; mais cette ville est regardée comme ne pouvant tenir assez pour donner le temps aux Français de mettre sur pied des troupes et de les

du soin de rallier sa troupe, et ne consent à se faire panser que lorsque l'ordre est rétabli; c'est après cette affaire que Français, Autrichiens confondus appèlent Desaix le *guerrier sans peur et sans reproche*.

Des trahisons, des complots perfides, des circonstances aussi fâcheuses qu'imprévues, forcent notre armée à se replier; le Danube est étonné de voir les Français repasser ses flots. Desaix, à qui Moreau avait confié le commandement de l'aile gauche de ses troupes, fait les plus savantes manœuvres, et seconde glorieusement les opérations d'un guerrier dont la retraite sera toujours vantée comme une conception vaste et étonnante.

A la tête du pont d'Ingolstad, Desaix se présenta de front à l'ennemi, rallentit son impétuosité, et facilita à sa division le passage des gorges, des défilés, protégea et assura sa marche à travers des chemins impraticables.

L'armée de Moreau, poursuivie, harcelée sans cesse par les troupes que commande en personne le prince Charles, est

munir de vivres et d'artillerie. On recueille les avis, et on va décider que Mézières sera brûlée, et ses environs dévastés pour affamer l'armée ennemie ; Bayard seul élève la voix, et dit à François Ier. : *Il n'y a point de place faible là où il y a des gens de bien pour la défendre.* Bayard en obtint le commandement ; il déploya dans sa défense un si grand courage, il sut si bien multiplier les ressources en les économisant, qu'il arrêta long-temps l'ennemi sous les murs de Mézières, et laissa ainsi le temps à son maître de venir en force se mesurer avec Charles, de le combattre et de le vaincre.

Si Bayard n'a point de rivaux, point d'égal parmi ses troupes, s'il a su mériter l'estime de son prince et l'amitié de toute l'armée par son courage, sa modération, sa générosité, sa modestie, ce grand capitaine reçoit encore de ces ennemis même les marques de la plus haute considération ; il ose avec cinquante hommes seulement aller attaquer trois cents cavaliers. L'ennemi est informé de ce projet téméraire ;

forcée de se replier sur les bords du Rhin; il faut arrêter l'archiduc devant les murs de Khell, dont il a résolu de s'emparer; il faut pour défendre ce fort un capitaine qui réunisse à l'intrépidité le sang-froid du courage, qui allie à l'activité la tactique la plus savante : le choix tomba sur Desaix ; il sut l'honorer. Les soldats les plus aguerris, les bataillons les plus nombreux trouvent la résistance la plus opiniâtre : le fort est démantelé, il n'offre plus que des débris ; mais Desaix commande, il est sur la brèche, et l'archiduc doute encore de la victoire. Il faut enfin céder ; mais l'ennemi ne trouve que des monceaux de ruines ; mais Desaix, en arrêtant le vol de l'aigle des Césars, a facilité la victoire que Napoléon remporte sur le feld-maréchal Alvinsi à Arcole, a préparé la reddition de Mantoue, qui amène les conférences de Léoben.

Les destinées de la France doivent porter Napoléon en Egypte. Ce héros rassemble autour de lui les généraux les plus habiles, les chefs les plus estimés, les

il descend pour terrasser cette poignée de braves, mais Bayard est à leur tête : la mort vole de toutes parts ; les ennemis sont culbutés ; Bayard les poursuit jusqu'aux portes de Milan ; là, ne suivant que son ardeur, il se porte trop en avant des siens pour serrer de plus près les fuyards, il entre avec eux dans la place. Le courage devient inutile, il était pris : Ludovic, devant qui on l'amène, n'ose en croire la renommée, et traite son prisonnier avec les égards dus à un aussi grand capitaine. Bayard ose donner à Ludovic le conseil de retourner en Allemagne ; Ludovic lui répond : *Vous me donnez un conseil que vous ne suivriez pas vous même ; c'est les armes à la main que je dois décider de mon sort, et mon seul desir et mon seul vœu est de voir le jour qui éclairera une bataille. Ma foi*, dit Bayard, *et moi aussi ; je suis impatient autant que vous de le voir arriver ; ah! pourquoi suis-je votre prisonnier? Je me regarderai toujours comme honoré*, reprit Ludovic, *de combattre un ennemi tel que Bayard!*

troupes les plus aguerries ; Desaix est de ce nombre. Cheibresse, Embobé, Faïoum attestent encore ses exploits ; les Arabes n'oublieront jamais que les troupes aux ordres de Desaix leur opposèrent les plus terribles ennemis ; partout Desaix planta l'étendard français, partout aussi il laissa des preuves de ses connaissances administratives. Tout change dans ces climats brûlants : Napoléon imprime un mouvement général à l'Europe ; il a déjà mouillé à Fréjus : la France revoit celui qui doit fixer sa fortune et cicatriser ses plaies..... Desaix est retenu sur les bords égyptiens ; une convention est signée par Kléber à Elarisch : Desaix, par un article particulier, obtient un sauf-conduit pour retourner en France ; il s'embarque. Il est rencontré par l'amiral Keith, qui le fait prisonnier contre la foi des nations, contre le droit des gens ; il fait dégréer le bâtiment qui porte le guerrier *sans peur et sans reproche*. Keith, oubliant tout sentiment d'honneur, ajoute l'ironie insultante et atroce aux mauvais traitements ; Desaix

Je ne veux vous enchaîner que par des bienfaits ; dès ce moment vous êtes libre.

Bayard demande son cheval et ses armes, embrasse Ludovic en lui disant : *Pourquoi faut-il que je sois né votre ennemi!* Le héros qui se trouve ici en regard ne rencontra pas un Ludovic, et cependant son nom brillait, comme celui de Bayard, de tout l'éclat de la vertu et de la renommée.

L'heure de la mort de Bayard a sonné, la France va perdre son plus illustre guerrier..... Un coup d'arquebuse à croc frappe Bayard au côté droit et lui rompt l'épine du dos ; il tombe, et se fait porter au pied d'un arbre ; *en sorte,* dit-il, *que j'aye la face regardant les ennemis ;* là, après avoir baisé son épée, il pria d'Allegue d'aller dire au roi : *Le seul regret que Bayard éprouve en quittant la vie, est de ne pouvoir vous servir plus long-temps.* Il expira sur le champ d'honneur et dans les bras de la religion, à l'âge de quarante-huit ans, le 30 avril 1524. Toute la France lui donna des larmes ; les Espagnols en répandirent d'aussi sincères. Son corps fut

est mis au lazaret, et sans égard pour le titre dont il est revêtu, l'amiral lui fait proposer vingt sous par jour, ainsi qu'aux soldats français qui sont comme lui dans les fers, en ajoutant que l'égalité proclamée en France ne devait pas permettre qu'il fût mieux traité qu'eux.

Je ne vous demande rien, lui répondit Desaix avec le calme de la vertu, si non que vous me délivriez de votre présence, et que vous fassiez donner de la paille aux blessés. Bayard ne fut pas plus grand que Desaix; mais Desaix rencontra un homme sans foi, il ne fut pas si heureux.

La mort attend Desaix aux plaines de Marengo. Sa division arrive pour décider la victoire ; il lui donne le signal, elle s'élance à travers les phalanges ennemies. A l'instant où l'air retentit des chants de triomphe, une balle s'échappe, siffle, atteint Desaix d'un coup mortel..... Il tombe dans les bras du jeune Lebrun, son aide-de-camp,

Mais ses derniers regards ont vu fuir l'ennemi.

transporté à Grenoble, escorté par un détachement de l'armée ennemie ; ses obsèques se firent avec pompe ; tous les ordres de la ville assistèrent au service qu'on lui fit, *non ducali modo, sed regio apparatu*, portent les Mémoires du temps. On lui éleva dans la suite un monument sur lequel on grava : *Lapis hic superbit, tumulo non titulo : ubi sepultus est heros maximus, suo ipsemet sepulcro monumentum.*

Bayard était né avec toutes les vertus, sans mélange d'aucuns vices ; il était ennemi de la bassesse et de la flatterie ; brave sans emportement, généreux sans ostentation, sobre au milieu des camps, fidèle à son pays, à ses serments ; il aimait et craignait Dieu, jamais ne le jurait, ne le blasphémait ; sa vie fut celle d'un brave ; sa mort, celle d'un héros chrétien.

Bayard eut quatre chevaux tués sous lui en différentes affaires.

Il expire, en prononçant ces paroles où son ame se montre toute entière : *Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité.* La nouvelle de sa mort jeta la consternation dans tout le camp; le silence de la stupeur succéda aux cris de la victoire, et à l'exemple du peuple de Dieu, chaque soldat se demandait: *Quomodo cecidit vir potens?* Napoléon ordonna que son corps fût transporté au couvent de Saint-Bernard; une colonne simple, surmontée de son buste, fut élevée à Paris à la place Dauphine, qui a pris le nom de ce héros. On voit au mont Saint-Bernard le monument que la reconnaissance nationale lui a consacré; on le doit au ciseau de M. Moitte.

Desaix alliait la simplicité des mœurs au courage le plus ardent; il était sobre, tempérant, sociable, ami fidèle, ennemi de l'intrigue et de la fourbe; il emporta les regrets de tous ceux qui l'ont connu;

l'amitié et les braves le pleurent tous les jours.

Desaix fut démonté quatre fois en chargeant l'ennemi.

FIN.

NOTES.

(1) On trouve dans la vie de Louis IX, écrite par Joinville, le portrait suivant :

« Elle estoit enseignée en sens et courtoisie, et
» en toutes bonnes mœurs, dès le tems de l'en-
» fance; belle estoit, et fust une des plus libé-
» rales dames qui fust en son tems. Elle accom-
» pagnoit le roi partout, et s'en partit jamais
» sans grands soupirs et grandes larmes. »

Dans la vie du même prince, par l'abbé de Choisi :

« Elle était d'une beauté accomplie à l'âge de
» quinze ans. On contait des traits admirables
» de son esprit ; sa modestie, sa bonté la fai-
» saient aimer et presque adorer. Les poètes
» remplissaient tous leurs ouvrages des belles
» qualités de leur princesse, et trouvaient tous
» les jours à en dire quelque chose de nouveau.
» Oubliant la délicatesse de son sexe, elle
» suivait son époux partout, et l'eût suivi jus-
» qu'au bout de la terre. »

Dans l'histoire de France, par Mézeray, on lit :

« Cette dame était accomplie en toutes sortes » de perfections.

» Chaque poète exerçait diversement leurs » esprits; les uns pour chanter la réjouissance » de son arrivée, les autres pour plaindre les » ennuis de son départ; et cette généreuse prin- » cesse recevait leurs agréables inventions avec » un gracieux accueil, leur départissait ses libé- » ralités tellement, qu'elle leur laissait sujct de » se consoler et de la regretter tout ensemble.

» La compagne de Louis IX était d'une hu- » meur agréable et complaisante. Louis aimait la » compagnie des hommes éclairés, son épouse les » protégeait; Louis s'occupait de guerre et de » législation, la reine ne s'occupait d'aucune af- » faire que pour les malheureux et pour deman- » der le pardon des coupables; elle fondait des » hôpitaux, les visitait, distribuait des aumônes : » les pauvres l'appelaient leur mère. »

En fixant ses yeux sur ce portrait de Marguerite de Provence, tracé par trois écrivains qu'on ne peut soupçonner de partialité, qui ne croit pas reconnaître celui de Joséphine? Toutes deux ont honoré le trône par leur bonté et leur générosité; même empressement à encourager les sciences et les arts, et à récompenser ceux qui les cultivent; mêmes soins pour les pauvres et

pour les pieux établissements, asyles de l'honorable pauvreté. Sainte-Perine atteste la tendre sollicitude de l'impératrice.

Quand Joséphine, avec bonté,
Sèche les pleurs de l'indigence,
C'est la grace, la majesté
Sous les traits de la bienfaisance.

Mais je m'arrête; il ne faut point anticiper sur un ouvrage dont je m'occupe. Je terminerai cette note par ce quatrain improvisé en voyant un portrait de Napoléon :

Politique profond, grand guerrier, homme sage,
Législateur et conquérant,
Par son génie et son courage,
Deux fois Napoléon se place au premier rang.

(2) *Voyez* Desaix, page 205.

(3) Qui ne connaît l'impétueuse ardeur
De nos Français? Ces fous sont pleins d'honneur,
Ainsi qu'au bal, ils vont tous aux batailles.

A Austerlitz, les aides-de-camp Beaumont, Excelmans, Flahaut, Lanus, Pieton, Brunet, Auguste Lagrange, Desris, etc., soutinrent, augmentèrent leur réputation de braves ; ils combattirent sous les yeux de leur prince : plusieurs furent blessés. On vit dans leur rang l'auteur du *Séducteur amoureux*, de *ma Tante Aurore*, etc., qui, par un dévouement d'autant plus

louable qu'il était volontaire, avait suspendu, pour aller combattre près du prince, les fonctions qui l'attachent à la plus aimable comme à la plus vertueuse princesse. Tous avaient les yeux sur le prince Murat à la journée d'Austerlitz ; c'était une fête guerrière, dont le corps d'armée qu'il commandait voulait qu'il eût tout l'honneur, et à laquelle chaque militaire voulait contribuer. Le colonel du 5ᵉ. régiment de chasseurs à cheval, M. Corbineau, reçoit trois blessures, a cinq chevaux tués sous lui, mais il emporte un drapeau. Ce brave, à pied, tout couvert de sang, cherche des yeux le prince, l'apperçoit, se traîne près de lui, lui présente le gage de sa valeur, et retourne au combat. Un chasseur de son régiment, voyant son colonel blessé, veut le porter à l'ambulance: *Laisse-moi, camarade*, répond Corbineau, *n'ai-je pas mon drapeau pour me panser?*..... Il reçut enfin un coup de lance, qui le mit hors de combat. C'est la vingt-unième blessure depuis la guerre.

(4) Tous ceux qui portent le nom de Berthier ont des titres à la gloire. Il est des familles de braves, et celle du maréchal est féconde en hommes courageux et estimables. César Berthier, Léopold Berthier marchent à grands pas au temple de la gloire. Il est inutile de dire que le maréchal était à Austerlitz : *pius Eneas* y combattit pour la gloire et la paix de son pays; on devait voir à ses côtés son *fidus Acates*.

(5) Massena va se mesurer avec le prince Charles, et l'Italie a vu en présence deux chefs faits pour s'attaquer, se combattre et s'estimer. La journée d'Austerlitz a fait replier les drapeaux sanglants de ces deux héros.

(6) Le maréchal Bernadotte avait sous ses ordres le centre de l'armée à la journée d'Austerlitz.

Le séjour du maréchal en Hanovre ne fut qu'un enchaînement varié de fêtes, que lui donnèrent à l'envi les habitants charmés de sa modestie, de sa politesse et de sa justice. Son aimable épouse reçut les marques les plus flatteuses de l'attachement des Hanovriens; elle fut l'objet de toutes les réunions; elle en charma tous les instants par sa grace et sa noble candeur, et comme elle y fixa tous les vœux, on adressa à son époux le quatrain suivant :

Cher à l'hymen et cher à la victoire,
Bernadotte sait rendre également jaloux
Et les guerriers et les époux;
Les uns de son bonheur, les autres de sa gloire.

M. Chalopin, aide-de-camp du maréchal Bernadotte, a été tué à la bataille d'Austerlitz; le colonel Gérard, aussi aide-de-camp du maréchal, en guérissant des blessures reçues à Austerlitz, a conservé un brave à l'armée, et à la société un homme estimable autant qu'aimable.

(7) Le maréchal Lannes commandait la gauche de la cavalerie aux ordres du prince Murat, à la journée d'Austerlitz. Il donna plusieurs fois, et toutes les charges furent victorieuses.

(8) A la journée d'Austerlitz, le maréchal Bessières commandait la garde impériale. Il vola, avec ses invincibles, au secours d'un bataillon du 4e. régiment de ligne, et bientôt il fut aux mains avec la garde impériale russe. L'avantage ne fut pas long-temps balancé : les Russes furent enfoncés, mis en déroute; le colonel, les officiers, les soldats, l'artillerie, les étendards, tout fut enlevé; le régiment du grand-duc Constantin fut écrasé; le prince ne dut lui-même son salut qu'à la vîtesse de son cheval.

Le frère du maréchal Bessières a fait des actes de la plus grande intrépidité, à la tête du 11e. régiment de chasseurs, dont il est colonel; il fut blessé à Austerlitz.

(9) Le maréchal Davoust partagea à Austerlitz les lauriers dont se couvrit l'armée française. Son corps d'armée était détaché sur la droite du général Legrand.

(10) Le maréchal Soult, à la droite de l'armée à Austerlitz, ne tarda pas à faire flotter les aigles au milieu des rangs ennemis.

(11) Le général Kellerman, fils du maréchal d'Empire, s'est montré partout l'héritier de la valeur de son père. La journée d'Austerlitz a marqué sa place au premier rang des braves blessé dangereusement, on a tremblé pour ses jours; mais son pays et l'amitié sont pleinement rassurés ; il est rendu aux vœux de tous deux.

Fin des Notes.

Nota. Les lecteurs voudront bien lire : *Grand Cordon de l'Ordre, etc.*, à la place de *Chevalier de l'Ordre, etc.*

Les nouvelles dignités conférées au Prince Joachim et autres illustres guerriers, n'ayant été annoncées que pendant l'impression des dernières feuilles de cet ouvrage, je n'ai pu les mettre en tête de chaque article.

TABLE

DES MATIÈRES.

Fin de la Table.







